ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 76 décembre 2017 - janvier 2018

Japon-Afrique
Sur la bonne voie

Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

ÉDITO **Afurika**



Comme dans le reste du monde, *Africa*, le tube du groupe Toto, a enregistré un vif succès dans l'archipel en 1982. Mais il y a 35 ans, l'Afrique restait une destination largement inconnue des Japonais. Aujourd'hui, les choses ont évolué et le continent africain suscite un intérêt plus soutenu de la part des autorités, mais aussi de la population qui a la possibilité de mieux appréhender la culture africaine. La présence de ressortissants africains, la multiplication des échanges ou encore la découverte de liens anciens favorisent la curiosité. Mais cela reste insuffisant et il faudra encore des années pour parvenir à éliminer tous les clichés concernant le continent.

La rédaction
courrier@zoomjapon.info

Le regard d'Eric Rechsteiner

Ville d'Asuka, préfecture de Nara


© Eric Rechsteiner

Si les Japonais attachent une grande importance aux couleurs de l'automne au Japon, notamment avec les feuilles d'arbres qui transforment les forêts en d'immenses feux d'artifice, ils regardent aussi les rizières qui, à cette période de l'année, prennent des teintes jaunes synonymes de la moisson à venir. Un peu partout, on peut ainsi observer une intense activité dans les champs où le riz est à point pour être récolté.

400 000 Tel est le nombre de véhicules que le constructeur Subaru a décidé de rappeler en raison d'inspections effectuées par du personnel non certifié. L'entreprise japonaise est la seconde société après Nissan à être rattrapée par ce genre de mauvaises pratiques de certifications. Cette dernière a décidé de rappeler 1 million de voitures vendues depuis 2014.

SPORT **Nouveau scandale dans le sumo**

Le *yokozuna* (grand champion) mongol Harumafuji a présenté des excuses devant les médias après le dépot d'une plainte à son encontre. Il est accusé d'avoir frappé son compatriote Takanoiwa, 27 ans, en octobre. La blessure a nécessité deux semaines de soins. Cet incident met une nouvelle fois le monde du sumo en émoi après plusieurs scandales ces dernières années impliquant des lutteurs étrangers.

CROISSANCE **Une économie plus souriante**

Même si la croissance du Produit intérieur brut (PIB) n'est que de 0,3% au troisième trimestre, elle signe un septième trimestre d'expansion d'affilée avec le soutien des exportations. Le Japon, troisième économie mondiale longtemps freinée par la déflation, connaît ainsi sa plus longue période de croissance ininterrompue depuis plus de 16 ans. De quoi satisfaire le gouvernement.

SÉRIE Celle qui capte les éclats de vie

A 29 ans, FURUSATO Hiromi a choisi de rester à Ishinomaki car elle peut y assouvir sa passion.



ISHINOMAKI HIBI SHIMBUN

FURUSATO Hiromi a trouvé sa raison de vivre dans la cité portuaire.

Depuis le séisme de mars 2011, nombreux sont ceux qui sont passés à Ishinomaki, avec leur appareil photo pour faire un état des lieux sinistrés de la région. Certains photographes sont restés à Ishinomaki en continuant à prendre des photos. Parmi eux, FURUSATO Hiromi qui a quitté un studio-photo à Tôkyô pour devenir photographe-archiviste d'une association bénévole. Elle cherche, à présent, à saisir les éclats de vie de la population.

Née à Ushiku, une cité de la préfecture d'Ibaraki, elle a passé ses années de collège et de lycée à Tôkyô. Depuis toujours, elle aime lire et est très attirée par les sciences humaines. Après un échec, elle a réussi son examen d'entrée à l'Université Nihon, en section de psychologie. Mais à la fac, elle a constaté que la majorité des étudiants, une fois libérés du dur examen d'entrée, étaient peu motivés. Trouvant l'ambiance détestable, elle s'est décidée à poursuivre ses études aux îles Fidji, et "profitant de cette occasion", elle a acheté son premier appareil reflex monoobjectif. Là-bas, elle n'a pas cessé de photographier les paysages et les visages souriants des personnes qu'elle a croisées.

A son retour au Japon, son appareil ne la quittait plus. Tout en effectuant des stages de psychologie clinique, elle s'est mise à la recherche d'un emploi salarié dans ce domaine *"pour rester en rapport avec tous les gens avant qu'ils ne tombent vraiment malades et d'accumuler, pendant les trois années à venir, un maximum d'expériences."* Grâce à son caractère très avenant, elle a reçu de nombreuses promesses d'embauche. Pour se préparer à son entrée dans la vie active, elle sortait déjà en tailleur et talons hauts jusqu'au jour où elle s'est rendu compte qu'elle restait toujours les yeux rivés au sol sur ses pieds douloureux.

Un jour de congé, alors qu'elle se baladait en jean sur une allée de ginkgos, elle éprouva un sentiment de beauté émouvant. *"Pourquoi n'avais-je pas remarqué tout ça ? Si j'avais eu un appareil, je n'aurais pas raté l'occasion de le saisir",* s'est-elle dit. Elle a donc décidé de renoncer à sa future embauche.

Alors, sur son ordinateur, après avoir fait une recherche "Studio photo à Tôkyô", elle a posé sa candidature dans la première entreprise apparue sur la liste des résultats. Une fois reçue sa promesse d'embauche, elle a appris que ce studio était réputé pour sa rigidité. Effectivement, le chemin pour devenir photographe professionnel était très balisé ; elle n'était là que pour aider les "pros" sans jamais pouvoir toucher à l'obturateur. Tous les jours, ce n'était que de la simple consommation de photos. Un doute est né : *"A qui s'adressent ces photos ?".* Dans le studio fréquenté par des stars, on entassait des *bentô*, alors qu'ailleurs on parlait de la pénurie alimentaire après le séisme. *"Je veux prendre des photos remplies d'éclats de vie",* se disait-elle. Elle a ainsi décidé de quitter le studio au bout d'une année, alors qu'on lui avait laissé une certaine responsabilité. En mars 2012, elle est venue à Ishinomaki, comme photographe-archiviste pour une association bénévole. Elle était, alors, ravie de tenir l'objectif et d'appuyer sur l'obturateur. Mais fin juin, les activités de l'association ont commencé à baisser. En demandant quelques conseils à sa sœur aînée, celle-ci lui a demandé si elle avait *"pris en photos les gens qui affrontaient courageusement les séquelles du séisme".* Ne sachant que lui répondre, elle a, alors, repris des petits boulots lui permettant de continuer à prendre des photos. C'est ainsi que, l'année suivante, elle est devenue photographe indépendante. Si depuis six ans, beaucoup de photographes ont quitté Ishinomaki, FURUSATO Hiromi repense à tous les moments qui lui ont permis de tisser un véritable lien avec *"Ishinomaki, cette ville qui m'a fait passer du statut de simple caméraman à celui de vraie photographe". "Ici, je ressens de puissants éclats de vie",* nous confie-t-elle.

Au printemps de cette année, le Musée du manga a organisé l'exposition de photos *"A suivre"* rassemblant les travaux des photographes installés à Ishinomaki. Elle y a participé avec trois autres confrères connus de la ville. En recoiffant ses cheveux frisés, elle nous a déclarés, d'un air un peu gêné : *"Mon maître, c'est la ville d'Ishinomaki".*

OHMI SHUN, HIRAI MICHIKO





Yasuke est le premier étranger à avoir atteint le sommet de la classe des guerriers au Japon. Il était originaire d'Afrique centrale ou occidentale.

Japon - Afrique Des liens à consolider

Les relations entre les Japonais et les Africains remontent au XVIe siècle. Mais il y a encore beaucoup à faire.

Au cours des dernières années, l'Afrique est revenue dans le radar du Japon qui, sur le plan diplomatique, économique et culturel, a compris l'importance de ce continent pour son avenir. Pourtant, le lien entre Japonais et Africains est ancien et original puisque le premier étranger à avoir obtenu le statut de samouraï, une distinction on ne peut plus nippone, était originaire d'Afrique centrale ou occidentale. Enlevé et vendu à un jésuite du nom d'Alessandro Valignano, il accompagne ce dernier en 1579 lors d'un voyage dans l'archipel. Le jeune homme robuste de 1,80 m fit grande impression, notamment auprès d'ODA Nobunaga, seigneur important qui tentait d'unifier le pays. Considérant qu'il avait *"la force de 10 hommes réunis"*, il décida d'en faire son garde du corps avant de lui permettre de gravir les échelons dans la classe des guerriers grâce à son courage et sa puissance. L'histoire de Yasuke reste encore mystérieuse, mais elle illustre néanmoins l'ancienneté de la relation enre le Japon et l'Afrique. Grâce aux marchands hollandais, seuls étrangers autorisés à commercer avec le pays du Soleil-levant pendant les deux siècles de fermeture de l'archipel, les Japonais ont continué à s'informer de la situation dans le monde, y compris en Afrique.

Avec l'ouverture du Japon à la fin du XIXe siècle et la période de modernisation qui suit, le continent africain sort du champ d'intérêt des Japonais qui considèrent alors l'Afrique comme relevant de la sphère d'influence des Européens avec qui ils ne voulaient pas chercher querelle. Les choses ont évolué suite à la Première Guerre mondiale et l'affaiblissement de l'Europe après quatre années d'un conflit extrêmement sanglant. Le Japon renforça alors ses échanges économiques avec certains pays, en particulier l'Afrique du Sud et l'Egypte qui restent aujourd'hui encore des partenaires privilégiés. La phase de reconstruction et de développement rapide qui suit la défaite japonaise de 1945 marque un véritable tournant dans les relations entre l'Afrique et l'archipel. Les matières premières africaines étaient indispensables à l'industrie nippone. Parallèlement à l'intérêt économique que pouvait susciter le continent africain, le Japon a aussi commencé à s'y intéresser de manière plus large avec la création, par le ministère des Affaires étrangères, de la Société africaine en 1958 dont le but était de favoriser une meilleure connaissance de l'Afrique. A la même époque, la Bibliothèque de la Diète, l'équivalent de la Bibliothèque Nationale, s'est lancée dans l'acquisition d'ouvrages consacrés à ce continent.

Le grand public découvre l'Afrique en partie grâce au cinéma. En 1965, *Buwana Toshi no uta* [la Chanson de Bwana Toshi] de HANI Susumu avec l'inénarrable ATSUMI Kiyoshi rapporte les aventures d'un ingénieur japonais envoyé pour préparer l'implantation d'une entreprise japonaise. Tourné au Kenya peu de temps après l'indépendance de ce dernier vis-à-vis du Royaume-Uni, ce long métrage met en évidence les différences culturelles et les difficultés d'adaptation pour un Japonais qui ne possède aucune connaissance des cultures locales. Il est intéressant de noter que le même réalisateur, figure importante de la Nouvelle vague japonaise, a réalisé,

quinze ans plus tard, un autre film consacré à l'Afrique. *Afurika monogatari* [Une Histoire africaine] met davantage l'accent sur la nature que sur les populations et illustre ainsi une certaine normalisation des rapports entre les deux entités géographiques. Sans être devenus des spécialistes du continent, les Japonais en savent davantage et les Africains ont découvert les produits *made in Japan*, en particulier les automobiles meilleur marché et tout aussi robustes que les Peugeot très populaires là-bas.
Globalement, l'intérêt pour l'Afrique se concentre pendant de longues années dans les zones orientales et méridionales du continent pour des raisons pratiques et linguistiques. L'anglais est la langue dominante et les Japonais se sentent plus à l'aise dans ces pays qui ont été sous influence britannique. Ils vont progressivement évoluer au cours des années 1990 quand le gouvernement estimera qu'il est indispensable d'aider davantage l'ensemble des pays africains afin de gagner leur soutien au sein des organisations internationales. Avec la fin de la guerre froide, Tôkyô a besoin d'une reconnaissance mondiale et les votes des Etats africains dans les instances internationales sont parfois décisifs. En 1993, le Japon inaugure la Conférence internationale de Tôkyô pour le développement de l'Afrique plus connue sous son acronyme TICAD. Il s'agit d'améliorer l'image du pays auprès des Africains en coordonnant l'aide au développement qui leur est destinée. L'enjeu est d'importance, car, à peu près à la même période, la Chine manifeste aussi son intérêt pour l'Afrique et ses richesses. Déjà en concurrence en Asie, les deux pays vont commencer à se livrer à distance une guerre d'influence en Afrique.
Plus que la quantité, Tôkyô mise sur la qualité de l'aide offerte et incite les entreprises à se tourner vers l'ouest, c'est-à-dire les régions francophones, où elles étaient peu présentes. En 2012, le rachat de CFAO, le spécialiste de la distribution automobile et pharmaceutique en Afrique occidentale, par Toyota Tsûshô, la maison de commerce du groupe automobile nippon, marque un véritable tournant. Les grandes entreprises japonaises voient le continent comme un marché potentiel. Et si la situation sécuritaire sur le continent ne facilite pas l'installation de filiales, le renforcement de la coopération entre le Japon et ses partenaires occidentaux, notamment français, dans cette partie du monde montre que l'envie est toujours là.
Au Japon, l'Afrique n'apparaît plus tout à fait comme une destination mystérieuse. Il existe de nombreuses associations qui s'y intéressent et des liens très forts se sont tissés comme à Nakatsue, sur l'île de Kyûshû, où, en 2002, la présence de l'équipe du Cameroun pour la Coupe du monde de football, a définitivement scellé une amitié indéfectible. Pour preuve, le *bentô* aux couleurs camerounaises qui reste, 15 ans après, toujours au menu des restaurants locaux.

GABRIEL BERNARD



Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

"De l'autre côté de la lune"

En tant que présidente de l'association Sahara-Eliki*, j'ai eu l'occasion d'accueillir à plusieurs reprises des Touaregs au Japon. Les réactions étaient toujours extraordinaires, à la mesure des milliers de kilomètres qui séparent le Sahara de l'archipel nippon. Je me souviens d'une troupe de musiciens du sud algérien qui n'avait jamais voyagé en avion. Ils avaient transité par l'Europe et traversé la Sibérie. Epuisés, ils étaient arrivés à l'aéroport de Narita dans leur boubou bazin, les hommes enturbannés dans des chechs de 10 mètres, les femmes drapées de cotonnades dans une chaleur estivale de 35 degrés avec 90 % d'humidité. Lorsque je leur avais demandé si le vol s'était bien passé, Mohamed, un forgeron de Tamanrasset, s'était écrié : *"J'ai passé tout le vol le visage collé au hublot ! J'avais peur que le pilote se perde"*. Il était *"guidé"* par un inconnu, une chose impensable dans le désert !
Les Japonais qui partaient dans le désert étaient pour leur part obsédés par les toilettes. C'était une question primordiale à leurs yeux, ils ne pouvaient pas imaginer un environnement sans toilettes car dans leur pays, même en pleine montagne, on trouve des WC. Mais une fois arrivés, ils montraient une capacité d'adaptation étonnante et oubliaient très vite leur confort. Ce qui les fascinait c'était justement la capacité des Touaregs à s'orienter au milieu de rien, sans instructions et sans machine. Le Sahara et Tôkyô ce sont les deux extrêmes, le silence et le bruit, la solitude et la masse, la sécheresse et l'humidité. *"Le Japon, c'est l'autre côté de la lune"*, résume Ousmane Ag Mossa, le leader du groupe touareg Tamikrest originaire du nord Mali venu jouer au Japon en mai dernier. Empruntant la nouvelle liaison de la compagnie Ethiopian Airlines (voir p. 11), il a quitté Bamako, transité à Addis Abeba, avant d'arriver à Tôkyô après une brève escale à Hongkong. Un voyage de 25 heures, le plus long de sa carrière. *"Les Touaregs s'imaginent qu'ils vont trouver des 4x4 Toyota partout, car c'est l'image que nous avons du Japon"*, dit-il en faisant référence aux vieux land cruisers FG 60 et pick-ups increvables qui ont fini transformés en char d'assaut pendant les rébellions. *"Mais la technologie de ce pays est ailleurs. J'ai découvert l'art des artisans* "shokunin" *en réparant ma guitare Gibson dans un petit atelier de la capitale. J'ai été stupéfait par la qualité de ce travail si soigné."* Il a été encore plus surpris de découvrir pour la première fois le monde de ses ancêtres caravaniers en plein Tôkyô dans une salle remplie de Japonais lors de la projection du documentaire *Caravan to the future* produit par Sahara-Eliki. *"Je ne sais pas pour eux mais pour moi, ça a été un sacré choc culturel !"*

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

*L'association Sahara-Eliki établit un pont culturel entre le Japon et le Sahara depuis 2006. Elle a notamment produit, en 2016, le documentaire *Caravan to the future* réalisé par Alissa Descotes-Toyosaki.

RENCONTRE Le plus japonais des Ghanéens

Installé depuis 28 ans dans l'archipel, Nanayew Sanul Aning évoque comment il est devenu citoyen de son pays d'accueil.

Dans le quartier huppé d'Akasaka, Pop me reçoit en s'inclinant, *meishi* (carte de visite) tendue avec les deux mains dans la plus pure tradition japonaise. *"Yoroshiku onegaishimasu!"* dit ce Ghanéen de 1,92 m dans un japonais parfait. Sur le mur de son minuscule bureau, on peut voir des affiches publicitaires de lui posant en homme d'affaires pour la banque Seven, un service de transfert international de Seven Eleven, la plus grosse chaîne de supérettes au Japon. De son vrai nom, Nanayew Sanul Aning, Pop est arrivé de sa région natale d'Accra en 1990. De vendeur à la sauvette, il est passé vedette de la télévision japonaise, a joué comme acteur dans le film *Godzilla*, chanté l'hymne national ghanéen lors du match Ghana-Japon à Yokohama, avant de créer sa propre société de managing. Parcours fulgurant du "roi du chocolat".



Son rêve aujourd'hui est de pouvoir former le premier politicien afro-japonais.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Comment était votre vie au Ghana ?

Nanayew Sanul Aning : A l'époque où je suis né, en 1969, Accra était une petite ville. Mon père était professeur de musique et conférencier en études africaines. Il était marié à trois femmes et nous étions onze frères et sœurs. Comme cela se fait souvent chez nous, c'est ma grande sœur qui m'a pris chez elle à l'âge de 9 ans et m'a éduqué. A 15 ans, j'étais déjà très débrouillard. Je gérais son restaurant et je rencontrais beaucoup de monde, des expatriés qui m'aimaient bien. Ensuite, le restaurant a fermé et je suis devenu vendeur de rue. J'arpentais la ville à pied pendant des kilomètres pour vendre des vêtements, des tomates, du pétrole !

Racontez-nous votre arrivée à Tôkyô ?

N. S. A. : Ma grande sœur s'est mariée à YANO Mitsuaki, un Japonais qui travaillait à Accra. Ensuite ils sont venus s'installer à Tôkyô avec leurs trois fils qui ont formé le groupe Yano Brothers ! (voir pp. 8-9). Son mari m'a appelé pour m'inviter au Japon. J'étais très bon pour réparer l'électronique et il voulait que je vienne pour que je me perfectionne. Donc un jour de 1989, j'ai débarqué à l'aéroport de Narita. J'avais tout juste 20 ans. Et j'étais complètement perdu ! Je ne savais même pas marcher sur un tapis roulant !

Personne n'était venu vous chercher ?

N. S. A. : Ma sœur avait oublié que je venais *(rires)*. A l'aéroport, je répétais comme un imbécile *"moshi moshi"* qui veut dire en akan *"excusez-moi"*, alors qu'en japonais ça signifie *"Allo ?"*. A l'époque, personne n'avait de portable et on me prenait vraiment pour un fou ! Mais finalement j'ai été guidé par tout le monde, des gens adorables qui m'ont aidé à prendre le train, le métro, ensuite, c'est la police qui m'a trouvé un taxi et enfin je suis arrivé jusqu'à la maison de ma sœur. Mais à cette heure de la journée, il n'y avait personne ! Je mourais de faim et je suis entré dans une supérette. J'ai pris ce que je trouvais de moins bizarre, un *bentô*, et j'ai voulu payer en dollars ! En temps ordinaire, on n'aurait jamais accepté, mais, ce jour-là, Dieu était avec moi ! Ils m'ont donné mon *bentô*. Je me rappellerai toute ma vie de cette arrivée au Japon.

Vous avez commencé à travailler tout de suite ?

N. S. A. : J'ai d'abord pris des cours de langue japonaise à l'université de Waseda pendant deux ans. Je portais une veste rembourrée qui ressemblait à du pop corn, ce qui m'a valu le surnom de Pop. Ensuite, j'ai commencé à travailler comme serveur dans un karaoké dans le quartier d'Ueno. J'adorais chanter ! Un collègue m'a dit qu'on cherchait des étrangers pour chanter à la télé. J'ai passé une audition à Fuji TV en interprétant une chanson traditionnelle japonaise *(enka)* très connue, *Yosaku* de KITAJIMA Saburô. Et j'ai gagné le grand prix du

meilleur chanteur étranger en langue japonaise ! Tout de suite, après cela, j'ai commencé une carrière dans le showbusiness.

Vous êtes donc devenu *talento* comme on désigne les vedettes du showbusiness au Japon ?
N. S. A. : Oui, je suis devenu à la fois manager et *talento* dans la plus grosse agence pour étrangers, la Inagawa Motoko office (IMO) pendant 13 ans. Je jouais dans des séries, des spots publicitaires, des films, je chantais aussi. A cette époque les étrangers, de surcroît noirs, étaient très rares au Japon et il y avait du travail.

Comment étiez-vous perçu comme Africain ?
N. S. A. : Bien, je ne garde pas de souvenirs traumatisants. Les Japonais sont de nature méfiante, c'est un pays insulaire et ils l'étaient à l'égard de tous les étrangers, pas spécifiquement les noirs. C'est ce que j'ai compris et donc je n'avais pas de complexe. Une seule fois, un homme m'a traité de *"kuronbo"* (sale noir) dans une rue de Shibuya, en plein centre de Tôkyô. J'avais 21 ans, mais je connaissais déjà l'argot japonais et j'avais le sang chaud ! On a commencé à s'empoigner. Heureusement que la police est intervenue sinon je ne sais pas ce que je lui aurais fait !

Que pensez-vous du Japon ?
N. S. A. : J'adore ce pays. Cela fait 28 ans que je suis ici maintenant. J'ai une femme japonaise et trois enfants, des amis et un travail. Le Japon est un endroit rêvé pour apprendre, on y trouve beaucoup d'avantages. Avant les gens migraient vers les Etats-Unis pour tenter leur chance avec trois fois rien, mais pour moi c'est ici que ça se passe. C'est le *"rêve japonais"* !

Vous avez eu la nationalité japonaise, c'est assez rare !
N. S. A. : Oui. Cela a été un parcours du combattant, mais après plus de vingt ans passés ici, je l'ai obtenue. Mais je n'ai pas pu garder ma nationalité ghanéenne, car le Japon ne reconnaît pas la double nationalité. Cela a été un choix douloureux. Quand je rentre au Ghana tous les ans, je dois demander un visa, ça fait vraiment bizarre. J'espère qu'un jour le Japon changera de ce côté-là.

Les relations entre l'Afrique et le Japon se sont-elles améliorées depuis les années 1990 ?
N. S. A. : Oui bien sûr. L'organisme de coopération japonaise JICA est très présente en Afrique et des festivals culturels au Japon mettant en lumière des pays inconnus de notre continent sont régulièrement organisés. Mais il y a encore beaucoup à faire. La communauté africaine se bat ici pour survivre. Malgré notre intégration, il est indéniable que les Caucasiens ont plus de travail que nous ! Mais je pense qu'il faut changer aussi les mentalités. L'Afrique doit arrêter de dépendre de l'Europe et se développer elle-même. L'Asie est un territoire nouveau pour les Africains et vice-versa.

Dans une interview, vous avez dit que les Japonais ne connaissent du Ghana que le chocolat..
N. S. A. : Oui, ça peut paraître étonnant, mais il y a un chocolat japonais qui s'appelle Ghana. Malheureusement, la société Lotte qui commercialise ce chocolat depuis les années 1960 achète le cacao ghanéen via une compagnie belge ! C'est un peu comme le pétrole, ils nous prennent la matière brute et ensuite ils viennent pour nous le revendre ! Le Ghana est le 4ème producteur mondial de cacao, mais ne gagne rien de ses ressources. Parfois, j'aimerais pouvoir devenir président du Ghana pour changer les choses !

A présent, vous dirigez votre propre société ?
N. S. A. : Ma compagnie Bayside s'occupe d'environ 500 acteurs et mannequins étrangers ou métissés. Un de mes derniers boulots publicitaires a été un contrat de trois ans avec la Seven Bank. C'est un système bien plus efficace que Western Union pour envoyer du liquide en Afrique et j'avais commencé à distribuer leurs tracts à l'African Festival de Yokohama, mais je trouvais que leur publicité n'était pas vendeuse. Je leur ai donc proposé de passer par mon agence, et finalement ils m'ont pris pour leur affiche. Sûrement parce qu'au Japon aussi l'Afrique va devenir un gros marché pour l'envoi d'argent.

Quels sont vos projets futurs ?
N. S. A. : Je suis en train de monter un projet qui s'appelle Afro-kids pour mettre en avant des enfants au sang noir au Japon, qu'ils soient africains ou métissés; dans le domaine du showbiz comme la chanson etc., mais aussi les encourager au niveau de l'éducation. En fait, j'aimerais aussi aider des politiciens, car mon rêve est de voir un jour un Afro-Japonais à la Diète !

Propos recueillis par A. D.-T.

Un engagement à toute épreuve

Il y a encore peu de temps, lorsqu'on s'adressait à Zomahoun Rufin, il était de rigueur de l'appeler *"excellence"*. Rien de plus normal puisqu'il représentait le Bénin au Japon en tant qu'ambassadeur. Malgré cette position, l'homme a toujours gardé une simplicité et une ouverture d'esprit liées à un parcours pour le moins atypique pour un diplomate. Arrivé au Japon en mars 1994 après six années passées en Chine, où il est devenu *"le premier sinologue africain du sud du Sahara"*, il a d'abord fait carrière à la télévision japonaise. Repéré par un assistant de Kitano Takeshi, il devient un invité régulier de l'émission *Koko ga Hen da yo Nihonjin* [ils sont bizarres ces Japonais] sur la chaîne TBS. Mais cette notoriété ne lui suffit pas.
Il veut l'utiliser pour ouvrir les yeux des Japonais sur la réalité de l'Afrique. En 1999, il publie *Zomahoun no Hon* [Le livre de Zomahoun], dans lequel il raconte son histoire, celle de son pays et de son continent d'origine. C'est un succès de librairie qui lui permet de se lancer dans une nouvelle aventure. Il crée, en 2004, la Fondation Ifê, *"amour"* en yoruba, dont l'un des objectifs est de créer des écoles primaires, mais surtout une école de japonais à Cotonou. *"La seule de toute l'Afrique subsaharienne"*, lance-t-il avec fierté. Sa volonté de créer une passerelle entre son pays et le Japon l'amène finalement à être nommé ambassadeur dans la capitale japonaise en 2011. Et s'il ne l'est plus depuis l'an passé, il a tout lieu d'être fier de "l'excellence" de son engagement qui n'a jamais faibli.

G.B.



Jérémie Souteyrat

CULTURE **Chanter pour mieux exister**

Les Yano Brothers ont connu des hauts et des bas depuis leur arrivée dans l'archipel.



Itô Aisuke pour Zoom Japon

Michael, David et Sanshirô Yano ont galéré avant de pouvoir être reconnus.

Yeux bridés et dreadlocks, Michael Yano fait son entrée en chantant *"I'm an African in Japan"*, version personnalisée de *"I'm an Englishman in New York"* de Sting. *"C'est le thème de votre reportage n'est-ce pas ?"* rit-il. Dans ce café de Shinjuku, le quartier des gratte-ciel de Tôkyô, son teint très basané et son allure nonchalante détonne avec le reste de la clientèle japonaise. Normal, Michael est de père japonais et de mère ghanéenne, autrement dit un "ovni" au Japon. A 38 ans, il est l'aîné de deux frères également nés au Ghana, qui lui ressemblent mais chacun avec un style différent. Sanshirô, 33 ans, est le plus typé asiatique mais avec une coupe afro, tandis que David, 36 ans, avec sa moustache et son bouc soigneusement coupé pourrait passer pour un Indien ou un Yéménite.

A eux trois, ils ont formé les "Yano Brothers", un trio qui chante l'amour, l'unité mais aussi la discrimination. Car la route a été longue jusqu'à ce qu'ils puissent s'exprimer à travers leurs racines afro-japonaises, une identité qu'ils ont appelée 'jafrican". *"Nous avons toujours été traités différemment, même quand nous étions au Ghana"*, se souvient Michael. L'histoire atypique de leur famille commence en 1975 quand YANO Mitsuaki, architecte japonais de 35 ans, est envoyé à Accra pour construire le centre de recherche NOGUCHI Hideyo, éminent bactériologiste japonais qui a découvert l'agent pathogène de la syphilis.

Effigie des billets de 1 000 yens, NOGUCHI est mort de la fièvre jaune en 1928 au Ghana, qui s'appelait alors la Côte de l'or. Ce premier voyage en Afrique changera la vie de M. YANO. *"Un soir, mon père a accepté d'accompagner un collègue qui avait un rendez-vous avec une Ghanéenne. Elle était venue avec une amie danseuse et mon père en est tombé amoureux. C'était notre mère"*, raconte David. Il est retourné plusieurs fois au Ghana depuis et avoue que c'est toujours assez rare de voir des expatriés japonais sortir avec des Africaines. *"Beaucoup ont peur d'attraper des maladies. Malheureusement, l'Afrique a toujours cette image négative qui lui colle"*, dit-il.

De leur enfance à Accra, seul Michael garde quelques souvenirs. *"Je me souviens que ma mère invitait des gens à la maison pour faire des danses traditionnelles. Quand elle dansait avec d'autres hommes, mon père faisait une drôle de tête !"* Ses frères le regardent d'un air de reproche. Michael est la grande gueule de la famille, celui qui compose les chansons influencées par le hip-hop. *"Moi, je me souviens juste que je lisais des mangas à la lueur de la bougie !"* raconte David. *"Il a les plus mauvais yeux de nous tous !"* rient ses frères. A Accra, leurs parents ont commencé un élevage de poulets et ouvert un restaurant de brochettes. *"Notre père a démissionné de son entreprise pour se mettre à son compte. Il voulait passer plus de temps avec nous"*, explique Michael. Le restaurant attirait beaucoup d'expatriés qui apprécient la bonne nourriture, l'ambiance mixte et la musique live des groupes locaux qui venaient jouer le week-end. Mais une nuit, la famille est cambriolée par une trentaine d'hommes armés qui ciblent le quartier des expatriés. Quand ils sont arrivés, leur père avait déjà caché tout le monde sous le lit et pris un revolver qui ne marchait pas. *"Ils étaient armés jusqu'aux dents. Mon père s'est assis sur le lit et leur a dit c'est moi l'étranger, vous pouvez me tuer, mais ma famille est d'ici. Finalement ils ont tout pris, mais nous ont laissé la vie sauve"*, se rappelle Michael. Après cet épisode et l'insécurité croissante à Accra, M. YANO décide de rentrer au Japon, avec sa femme Gifty et ses trois enfants. C'est un bouleversement complet. *"Au Ghana, on avait une vie de famille normale. Mes parents avaient du temps pour eux, en plus ils bossaient ensemble au restaurant. Mais à Tôkyô, mon père revenait souvent du boulot après 22h. Ma mère ne parlait pas japonais et n'avait pas de travail. A la maison, il y avait une fracture culturelle"*, note David. *"Je me rappelle les regards qui nous fixaient quand on marchait dans la rue ou qu'on prenait le métro avec ma mère. Dès qu'on rentrait quelque part, toute l'atmosphère changeait"*, renchérit Sanshirô. Il dira dans une interview de l'émission *Break through* de la NHK qu'il a souhaité changer de couleur pour être comme les autres enfants. *"Je ne comprenais pas pourquoi j'étais différent, et surtout pourquoi cette différence était un handicap"*.



Les frères Yano avec leurs parents, à Accra.

Dans le Japon des années 1980, même à Tôkyô les étrangers étaient très rares, a fortiori les noirs. De plus, la capitale a toujours véhiculé l'image d'une identité japonaise unique excluant les métis et les autres identités culturelles de l'archipel comme les Ainus de Hokkaidô ou les Okinawais. *"Si on imagine un martien tout vert qui arrive, il va attirer la curiosité en même temps que de la peur. C'était un peu la même chose pour nous"*, résume Michael.

Les trois frères intègrent l'école japonaise, mais ne parlent pas la langue. Leur mère est rentrée au Ghana, c'est une période très dure. *"Je suis entré directement au collège après un passage à l'école*

américaine. Tu as le même uniforme que tous les autres, mais tous les regards sont sur toi dès que tu rentres quelque part !" explique Michael qui rappelle que se faire remarquer dans une école japonaise équivaut à se confronter à beaucoup de problèmes. *"Tu n'as pas le droit d'être différent dans les écoles au Japon. Tous les enfants doivent avoir la même couleur de cheveux, les mêmes chaussures. Les cheveux teints ou permanentés sont interdits. Et là, nous, on arrive avec nos coupes afro !* (rires) *Les élèves venaient voir le professeur en demandant "pourquoi eux, ils ont le droit d'avoir un "punch pama" ?!"* Le "*punch pama*", anglicisme de punch permanent, est une coupe de cheveux frisés apparue au Japon dans les années 1970 et inspirée des coupes afro. Cependant à partir des années 1980, cette coupe est devenue synonyme de délinquance car tous les yakuzas la portaient. *"En classe, on me disait : "Rentre chez toi !", "Rentre en Amérique !" en me jetant des trucs à la figure, je me bagarrais sans cesse, souvent en anglais car je manquais de vocabulaire. Les professeurs eux, faisaient comme s'ils ne voyaient rien"*, poursuit-il. Un jour, il a entendu son petit frère Sanshirô parler en japonais. *"Il a dit : "Tu m'emmerdes Takashi !" et c'est la première fois que je l'entendais parler en japonais, ce fut un choc !"*
Sanshirô est le plus doué en japonais à cause de son jeune âge et s'adapte mieux. *"Il a tout de suite appris à chanter en japonais"*, dit David. Michael, lui, a plus de mal et finit par se tourner vers le sport. *"J'ai essayé le volley-ball mais j'avais du mal à rester enfermé, en fait, quand je suis arrivé au Japon, j'avais même du mal à porter des chaussures ! Au Ghana, j'étais toujours pieds nus. Je me suis dit que le foot était le mieux pour moi."* Dès qu'il intègre l'équipe, il sent que sa différence peut être un atout et non une faiblesse. *"J'ai développé ainsi une stratégie de survie !"*. David, de son côté, s'adapte à la société japonaise en essayant d'en connaître toutes les ficelles. *"Pour moi, ça ne servait à rien de se révolter, il fallait que j'étudie la culture et la langue japonaise. Mais j'avais beau parler comme un Japonais, je me faisais toujours traiter comme un* gaijin *, un étranger"*. A 22 ans, David décide de repartir seul à Accra. *"J'ai pensé que je me ferai passer pour un Ghanéen ! Mais tout le monde me regardait. J'ai demandé au chauffeur de taxi : "j'ai l'air d'un étranger ?". Il a éclaté de rire en pensant que je blaguais"* (rires)
Nouveau choc identitaire. David rentre au Japon en pensant qu'il ne retournera plus jamais en Afrique. Mais finalement, il décide de créer une association pour aider les enfants au Ghana. *"Maintenant, j'y retourne tous les ans. J'ai compris que le Ghana est un pays heureux, au niveau humain, et qu'on a beaucoup à apprendre au Japon de ce côté là."* Michael, de son côté, a intégré le championnat professionnel de foot, mais ne s'y sent pas à l'aise non plus. Il arrête sa carrière de sportif et commence à faire de la musique dans plusieurs groupes de rap. Sanshirô poursuit ses études à l'université. Les trois frères ne se voient plus beaucoup jusqu'à ce jour de 2013. *"David avait composé une chanson et nous a proposé de la chanter tous les trois pour un anniversaire. Ce jour-là, on a ressenti pour la première fois une fusion entre nous trois, c'était une expérience bouleversante"*, raconte Michael. Le trio a un succès immédiat. Michael commence à composer des textes plus personnels. *"J'avais écrit une chanson à l'occasion de l'élection d'Obama. Comme j'avais vécu aux Etats-Unis, ça avait beaucoup de sens pour moi. Obama rappelle la mémoire de nos racines africaines, l'esclavage, le Ku Klux Klan. Les paroles de* One step *parlent de tout ça mais mon agent m'a conseillé de modérer mes propos. On ne parle pas de politique si on veut devenir un artiste majeur au Japon"*. Les Yano Brothers font des apparitions à la télé et retournent à Accra où ils tournent un clip pour la chanson *I believe*. Un retour aux sources sur fond de musique pop et de retrouvailles avec leur mère. *"Grâce à la musique, nous avons trouvé notre identité. J'ai beaucoup été inspiré par la vie de Joe Yamanaka, un des seuls métis afro-japonais de sa génération qui a fait carrière dans la musique. Il est aussi retourné sur les traces de son père inconnu en Jamaïque, en a fait un album"*, explique Michael. Les Yano Brothers aussi ont un message unique à transmettre à tous les métis au Japon et dans le monde. Un message dans lequel le groupe n'hésite pas à utiliser un langage propre, le Jafrican. *"Le Jafrican n'est pas une question de nationalité, il renvoie aux racines de l'humanité qui sont en Afrique. Ganbambe (du japonais "Ganbare" qui veut dire "Courage !"!"*



Itô Aisuke pour Zoom Japon

Depuis 2013, les Yano Brothers ont trouvé leur voie dans la musique.

A. D.-T.

BUSINESS Le juteux marché de l'occasion

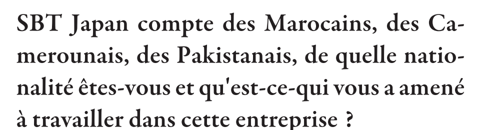
La réputation des voitures japonaises n'est plus à faire en Afrique où les clients sont de plus en plus nombreux.

Créée en 1993, la société SBT Japan est le leader des exportations de voitures d'occasion japonaises dans le monde. L'entreprise compte cinq bureaux au Japon et 45 agences sur tous les continents, dont 12 en Afrique. Avec un chiffre d'affaires en hausse constante, SBT Japan concurrence les marchés européens automobiles grâce aux 1 200 employés recrutés par la maison mère, et dispatchés sur le terrain. Dans leur QG de Yokohama, on entend parler toutes les langues au téléphone : un quart de l'effectif est étranger, une globalisation dont l'entreprise est fière. Chargés de l'entretien des véhicules avant l'expédition, du nettoyage, du check up technique, puis de la vente, les employés de SBT doivent offrir un service de qualité, le fameux *"made in Japan"*. Rencontre avec Moussa Traore, responsable des ventes en Afrique centrale.



Jérémie Soutyerat pour Zoom Japon

Certains véhicules industriels sont reconvertis en transport de personnes.



SBT Japan compte des Marocains, des Camerounais, des Pakistanais, de quelle nationalité êtes-vous et qu'est-ce-qui vous a amené à travailler dans cette entreprise ?

Moussa Traore : Je suis né au Burkina Faso en 1975. Je suis arrivé au Japon à 33 ans. A l'époque nous étions très peu de ressortissants d'Afrique de l'ouest. J'ai appris les bases du japonais et me suis marié avec une Japonaise en 2007. En 2014, j'ai eu la chance de trouver un travail chez SBT. Le gros avantage ici, c'est qu'on peut travailler sans parler couramment japonais, quelques notions suffisent. Ce qui est important, c'est surtout l'étude du marché et la communication avec nos clients à l'étranger, en anglais, français et bien sûr en dialecte local.

SBT Japan a déjà développé un large marché d'exportation d'occasion au Congo Kinshasa. Vous vous occupez de ce territoire en particulier ?

M. T. : Je m'occupe de tout le territoire congolais, la RDC et le Burundi. En effet, la RDC est le deuxième plus gros marché d'exportation africain après le Kenya. Nous avons deux agences à Kinshasa et Lubumbashi. La RDC a la particularité d'utiliser les deux conduites : à Kinshasa, c'est surtout le "left hand drive" (LHD), c'est-à-dire le volant à gauche avec des voitures d'exportation des Etats-Unis ou d'Europe. Mais si vous allez vers l'est à Lubumbashi, vous allez voir que 70 % des véhicules sont des voitures japonaises avec le volant à droite ! Ce qui est sûr, c'est que les congolais préfèrent les véhicules qui viennent directement de Yokohama: c'est la réputation du *"made in Japan"*.

Vous développez maintenant des marchés sur l'Afrique de l'Ouest ?

M. T. : Nous avons ouvert une agence au Bénin en 2015 qui vend des véhicules SBT en provenance de l'Europe et aussi du Japon directement. Mais c'est plus difficile que l'Afrique centrale en raison de sa proximité avec l'Europe. Beaucoup d'investisseurs européens ou libanais possèdent déjà de grands parcs automobiles dans les ports comme Lomé ou Cotonou. Mais c'est une question de temps. A présent, nous visons aussi la Côte d'Ivoire et le Ghana qui sont des marchés stratégiques pour toute l'Afrique de l'Ouest.

Comment fidélisez-vous une clientèle jusque-là habituée à acheter des véhicules en provenance d'Europe, de Dubai ou de Chine ?



"Certains véhicules ont juste servi dans des salons."

M. T. : Nous ciblons des gens qui veulent acheter des véhicules en provenance du Japon exclusivement. Il y en a de plus en plus. Il faut bien sûr essayer d'adapter les prix au pouvoir d'achat de ces pays, et mettre en place des parcs automobiles car le consommateur africain a besoin de voir. Mais nos prix sont déjà concurrentiels : nous vendons des 4x4 et des pick-ups d'occasion au Bénin pour environ 3 000 à 4 000 dollars fret compris, avec une garantie de qualité. Imaginez que certains de nos véhicules ont juste servi dans des salons automobiles au Japon, ils sont comme neuf ! De plus, nous offrons maintenant une option pour changer le volant des véhicules japonais en LHD avant l'expédition.

Vous pensez que l'Afrique est un marché d'avenir pour les investisseurs japonais ?

M. T. : Tout à fait. C'est un marché encore vierge où le Japon peut implanter son excellente image de marque, via l'exportation directe de véhicules mais aussi de pièces détachées. Le problème reste l'instabilité dans certaines régions africaines et aussi la frilosité des Japonais à se rendre sur le terrain. Mais le président de SBT est parti plusieurs fois en mission en Afrique et la plupart des employés du bureau de Yokohama également. J'ai même un collègue japonais qui est au Zimbabwe depuis plusieurs mois... et qui m'a dit qu'il ne voulait plus revenir vivre au Japon. *(rires)*

PROPOS RECUEILLIS PAR A. D.-T.

ECHANGES 10 000 km à vol d'oiseau

Il est de plus en plus facile de se rendre directement en Afrique depuis le Japon. Une aubaine pour l'avenir.

Inconnue des Japonais il y a encore deux ans, Ethiopian Airlines est devenue la nouvelle voie aérienne pour se rendre en Afrique. Membre de la prestigieuse Star Alliance, la compagnie a redoré son blason à l'effigie du lion abyssinien, pour devenir le leader mondial des liaisons inter-africaines. Elle propose maintenant des vols très compétitifs au départ de Tôkyo jusqu'à Addis Abeba. Un voyage de 15 heures pour parcourir les quelque 10 400 kilomètres qui séparent ces deux mondes. Rencontre avec Ashenafi Yirga, représentant d'Ethiopian Airlines à Tôkyô.



DR

Les vols entre Tôkyô et Addis Abeba se font à bord de Boeing 787 de moins de 5 ans.



DR

Ethipian Airlines

La réputation du service des vols de la compagnie africaine n'est plus à faire.

Ethiopian Airlines existe depuis 1945. Qu'est-ce qui a permis son implantation au Japon en 2015 ?

Ashenafi Yirga : Nous sommes devenus le plus grand réseau aérien entre l'Asie et l'Afrique ces dix dernières années. De plus, nous sommes actuellement la plus grosse compagnie aérienne africaine et la mieux cotée. Nous avons gagné en juin le prix du public Skytrax de la meilleure compagnie africaine et affichons un taux de croissance supérieur à 25 % par an. Tout cela nous a permis de créer un bureau à Tôkyô en avril 2015 afin de pouvoir fidéliser la clientèle japonaise.

Quels sont vos atouts par rapport aux compagnies comme Qatar Airways ou Etihad qui proposent également des vols sur l'Afrique à partir de Tôkyo ?

A. Y. : Nous offrons des vols de qualité trois fois par semaine avec des avions qui ont moins de cinq ans, surtout des Boeing 787 depuis le Japon. Outre les tarifs compétitifs, soit à partir de 150 000 yens [1 130 euros] pour un aller-retour Tôkyô-Addis Abeba en classe économique, nos vols sont presque directs, car l'escale de Hongkong est un arrêt technique d'une heure et les passagers restent dans l'avion.

Quel est le profil des passagers qui empruntent vos vols au départ du Japon ?

A. Y. : Depuis le Japon, nous avons surtout des hommes d'affaires, des entrepreneurs, des diplomates et des touristes qui voyagent jusqu'en Ethiopie, mais pas seulement. L'aéroport d'Addis Abeba est un "hub", autrement dit une plate-forme de transit, grâce à notre réseau qui déssert l'ensemble du continent africain. Grâce à des escales très courtes de moins de deux heures, nous avons enregistré une hausse de 25 à 40 % sur la liaison Tôkyô-Addis Abeba avec un pic en juillet pendant les vacances. Nous encourageons bien sûr les voyages dans l'autre sens également avec des packages tout compris pour les entrepreneurs et les agences de voyage qui souhaitent s'implanter au Japon.

L'Ethiopie n'est pas une destination encore très connue des Japonais qui sont plus habitués à voyager en Afrique du Sud, au Kenya ou au Maroc. Est-ce une difficulté ?

A. Y. : Non, car l'Ethiopie est une destination africaine en plein essor. Elle a été classée parmi les dix meilleures destinations mondiales par le guide *Lonely Planet* en 2017. Au Japon, nous avons commencé à communiquer via notre ambassade et organisons des festivals culturels autour de l'Ethiopie pour promouvoir une vingtaine de circuits. Un autre avantage est que les Japonais peuvent faire le visa à leur arrivée à Addis Abeba et que le stop over est gratuit.

Les relations entre le Japon et l'Afrique semblent donc très prometteuses à l'avenir ?

A. Y. : Tout a fait ! En vérité, nos plans d'expansion entre l'Asie et l'Afrique dans le cadre du plan stratégique "Vision 2025" sont en avance de cinq ans ! Nous avons pu déjà réaliser la plupart de nos objectifs au Japon et c'est très encourageant. Et dans quelques mois, le premier B787 africain de l'histoire survolera notre continent, et ce sera le lion d'Ethiopian Airlines !

PROPOS RECUEILLIS PAR A. D.-T.

DÉCOUVERTE Le goût de l'Afrique à Tôkyô

Calabash est un des rares lieux où l'on peut vivre au rythme africain grâce à son fondateur KUMAZAWA Fusahiro.


Jérémie Soutyerat pour Zoom Japon

140 mètres carrés où l'on mange, boit et évoque l'Afrique dans toute sa diversité.


Jérémie Soutyerat pour Zoom Japon

On ne fait pas que manger et boire au Calabash. On y joue de la musique et on y danse.

Comme chaque soir, KUMAZAWA Fusahiro est assis derrière le comptoir du Calabash. Situé en plein cœur du quartier des affaires de Hamamatsuchô, à Tôkyo, le restaurant de 140 m² au sous-sol offre un dépaysement total : des salariés en costume assis sur des tabourets primitifs savourent des bananes plantains de Côte d'Ivoire en écoutant de la musique en lingala. Autour d'eux, des divinités dogons et des tissus bogolans sont éclairés par des abat-jours en calebasses qui ont donné leur nom à ce lieu, véritable oasis africaine au milieu de la jungle tokyoïte. Le menu n'a rien à envier à un restaurant africain du quartier parisien de Château rouge. Mafe (sauce arachide) du Mali, Egusi (sauce de pistache) du Nigéria, riz au poisson Tiboudien du Sénégal, pâte de manioc Fufu ou de mil To, brochettes de crocodile, le tout arrosé de Cabernet d'Afrique du Sud ou de Guerrouane du Maroc. *"Les Japonais ont tendance à penser que l'Afrique est un seul pays, mais c'est 53 Etats avec des cuisines, des langues et des cultures toutes différentes !"* aime à rappeler KUMAZAWA Fusahiro.

Dans la cuisine qui fait open bar, on aperçoit le chef Amadou Emile. *"C'est mon cuistot burkinabé depuis dix ans ! Il m'a été présenté par l'ambassadeur du Burkina Faso pour qui il travaillait avant. Il est un des rares africains à avoir fait une école de cuisine en France"*, explique KUMAZAWA Fusahiro en le regardant avec affection. *"Il n'est pas musulman, mais il paraît qu'il a trois ou quatre épouses dans différents pays, quelle chance !"* chuchote-t-il. KUMAZAWA Fusahiro a ouvert le Calabash, il y a 11 ans, pour introduire la cuisine africaine, mais pas seulement. *"J'ai voulu créer un espace culturel pour présenter l'art, la musique, le cinéma africain"*. De petite taille, avec une moustache et des yeux renfoncés, il est né en 1946. Il n'a pas vraiment la carrure d'un aventurier. Pourtant il a parcouru la moitié du continent africain en voiture à l'époque où le Paris-Dakar n'existait pas encore. *"En 1971, je suis parti du Japon avec une petite Nissan pour faire le tour du monde. Je suis passé en Thaïlande mais très vite je me suis retrouvé bloqué par le conflit au Cachemire. J'ai laissé tomber la Route de la soie et fais envoyer la voiture jusqu'à Londres."* KUMAZAWA Fusahiro sourit à ces souvenirs de jeunesse. *"Je n'avais pas un rond, j'ai gagné un peu d'argent en Finlande avec des petits boulots. Finalement, je suis arrivé au bout de deux ans et demi à Gibraltar."* A partir de là, son périple africain commence. Et scelle son avenir. *"Je suis arrivé à Tamanrasset dans le sud algérien et j'ai chargé ma voiture de jerrycans d'essence pour faire la "route" jusqu'à Agadez au Niger."* Une piste de désert de plus de 1 000 km. *"C'est vrai ! Il n'y a pas de stations d'essence par là !"* rit-il d'un air presque gêné. En plein mois de juillet, il traverse ainsi le Sahara puis le Sahel avec une Nissan dans une chaleur horrible, avant de se retrouver au Zaïre. *"De là, j'ai tout fait pour aller à Cape Town en Afrique du Sud et embarquer vers l'Amérique latine pour continuer mon tour du monde. Mais ils ne m'ont jamais donné de visa. C'était l'apartheid, et un Japonais seul comme moi n'était pas un élément désirable. Depuis ce temps, je n'ai jamais aimé l'Afrique du Sud."* Finalement, il pose ses bagages au Kenya et fait connaissance avec un Japonais qui fait le tour de l'Afrique en camion. *"On s'est associés pour créer African 100". Le concept était simple mais osé pour l'époque : conduire des Japonais dans un camion à partir de Londres jusqu'à Nairobi pendant 100 jours ! Je suis retourné au Japon après trois ans de vagabondage pour présenter le projet et trouver des participants ! Grâce aux articles qu'on nous a écrits dans la presse, on a eu plus de 130 demandes en un mois ! C'est complètement impensable de nos jours mais à l'époque, il y avait vraiment une clientèle pour ce genre de*

voyages", se souvient-il. Triés sur le volet, les douze participants se sont retrouvés projetés en Afrique et ont fini par s'engueuler. *"De l'Espagne jusqu'en Algérie, ça allait, tout le monde était calme. Mais arrivé au Sahara, ça a complètement dégénéré !"* KUMAZAWA Fusahiro s'arrête un moment pour rire un bon coup de ce voyage cauchemardesque. Accompagnateur pas encore aguerri, il découvre pour la première fois les caprices de touristes dans des conditions pour le moins difficiles. *"En plein milieu du désert, certains réclamaient du fromage au petit déjeuner ou de la confiture ! Finalement, j'ai dû montrer les justificatifs des dépenses pour la nourriture, car ils pensaient que je cachais des vivres ! Avec tout ça, les autres participants qui étaient satisfaits du voyage ont commencé à s'énerver aussi. Les Japonais sont calmes mais quand ils sont clients c'est autre chose"*, rappelle-t-il. Finalement, le groupe s'est scindé à Bangui en République centrafricaine. De retour au Japon, KUMAZAWA Fusahiro a essayé de lancer un lodge Safari acheté au Kenya, mais l'affaire n'a pas marché. *"Il me fallait une vitrine, donc en 1979, j'ai décidé de fonder l'agence de voyage Dososhin, qui veut dire littéralement "esprit protecteur des voyageurs". C'était la première agence japonaise spécialisée uniquement sur l'Afrique."* Au début, KUMAZAWA Fusahiro proposait des circuits sur les destinations les plus prisées comme le Kenya et le Maroc. Puis petit à petit, il a orienté son agence vers l'Afrique de l'Ouest. *"J'ai créé des circuits plus culturels avec une approche des différentes tribus, ce qui changeait beaucoup des safaris"*. Le tourisme à l'étranger est un secteur en plein boom dans le Japon des années 1980 et 1990, une conjoncture qui aide la jeune agence à promouvoir des circuits inédits. *"Le Paris-Dakar auquel participaient des pilotes japonais était un nouveau défi et avait un grand succès. J'en ai profité pour organiser des expéditions dans le désert du Téneré au Niger puis dans le Sahara algérien"*

Témoin de ses premiers pas en Afrique, le Sahara est toujours resté pour KUMAZAWA Fusahiro une destination fétiche. Cependant, la conjoncture sécuritaire en Afrique est devenue de plus en plus problématique. *"Au début les clients se souciaient seulement des toilettes et de l'hygiène mais avec le terrorisme, c'est devenu autre chose."* En 2009, il quitte Dososhin et passe les rênes à un directeur plus jeune. *"En réalité, je m'ennuyais. Trop de paperasses, pas assez d'esprit d'aventure dans l'équipe. Quant à la clientèle, elle était de plus en plus âgée. A croire que seuls les retraités osent encore partir en Afrique !"* Nostalgique d'une époque où tout était possible, KUMAZAWA Fusahiro a recréé une entreprise touristique avec des activités complémentaires au restaurant Calabash. *"J'aimerais organiser des circuits culinaires en Afrique avec des repas pris chez l'habitant qui permettent aux Japonais de s'immerger dans la culture et apprécier l'hospitalité merveilleuse des gens. Je pense que nous avons beaucoup à apprendre de ce continent"*, assure-t-il. En attendant, il organise des manifestations culturelles avec la diaspora africaine au Japon. Dans la salle, les regards sont rivés vers un groupe qui a commencé à jouer de la rumba congolaise. La moitié des musiciens sont de Kinshasa, l'autre japonais. Les clients tapent des mains, une tablée entière d'employés de bureaux se met à danser, entraînée par une délégation africaine venue séjourner à Tôkyô pour un congrès. KUMAZAWA Fusahiro esquisse un sourire. Le Calabash reste le seul endroit dans la capitale où on se sent vraiment... en Afrique.

A. D.-T.

Un choc culturel en marche

OKUMURA Keiko participe à la diffusion de la culture congolaise au Japon depuis bientôt 30 ans. Musicienne et DJ, elle est l'auteure d'un livre qui raconte ses aventures rocambolesques à Cuba puis en Afrique en tant que percussionniste de la star de la rumba congolaise Papa Wemba. Le décès sur scène du "Papa" en 2016 a provoqué un séisme dans le monde musical mais aussi celui de la mode. Au Japon, des concerts du groupe nippo-congolais Eagle visions en son honneur ont permis de faire redécouvrir la rumba mais aussi la SAPE africaine, acronyme de Société des Ambianceurs et des Personnes Elégantes. Proche du dandysme, elle a déclenché un électro-choc au Japon ces trois dernières années.

"Les sapeurs existent depuis les années 1960 au Congo, mais à part pour quelques aficionados de la rumba congolaise, ils étaient complètement inconnus au Japon. Mais en 2014, la NHK a diffusé un documentaire sur les sapeurs de Brazzaville. Pour la plupart des Japonais, ces africains qui gagnaient à peine de quoi manger mais qui s'habillaient comme des princes ont été une véritable révélation !" explique Keiko, rencontrée à Los Barbados, un minuscule restaurant de dix places qui offre la meilleure cuisine familiale africaine de la capitale. Inspiré, le photographe japonais Chano est parti à Brazzaville photographier les sapeurs. Un an plus tard, ses photos d'Africains posant dans les rues défoncées avec des vêtements de marque sont exposées dans le prestigieux grand magasin Seibu à Shibuya. Du jamais vu. *"C'est la première fois qu'il y avait une exposition de la sous-culture africaine dans des magasins de luxe à Tôkyô, et devant un public qui ne connaissait rien à l'Afrique mais connaissait tous les créateurs de mode! Papa Wemba adorait les marques japonaises comme Yohji Yamamoto ou Issey Miyake"*, rit Keiko qui a accompagné dernièrement Chano à Kinshasa. Ce travail photographique a été exposé cette année au grand magasin Daimaru dans cinq villes au Japon. Pour Keiko qui connaît Kinshasa depuis vingt ans, le mouvement sapeur n'a rien de nouveau mais explique qu'au Japon tout est une question de timing. *"Nous sommes sur un archipel, il faut du temps. Le continent noir reste largement méconnu des Japonais mais cela contribue au succès des sapeurs. Ils sont exactement l'image contraire de ce qu'ils sont ! De plus, grâce à des conférences autour de ce mouvement, les gens ont compris que les sapeurs véhiculent aussi un message de paix. Car les deux Congo sont toujours victimes de la guerre, et dans ce contexte, se "saper" devient comme un moyen d'expression pour dire "Je m'habille bien car je ne veux pas me battre""*. En cuisine, Daisuke Lokito hoche la tête en préparant un Bitoto, un ragoût congolais. Ancien bassiste de l'orchestre Yoka choc, le premier groupe japonais de rumba congolaise, il fait partie des vétérans qui ont connu le Congo dans les années 1980. *"A présent, c'est Yohji Yamamoto qui va partir au Congo, c'est un véritable choc culturel !"*



Itô Aisuke pour Zoom Japon

A. D.-T.

EXPOSITION Metz se met à l'heure de l'archipel

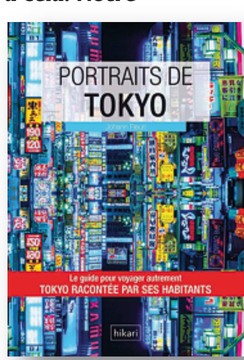
Le Centre Pompidou-Metz doit beaucoup au talent de l'architecte BAN Shigeru. Sept ans après son inauguration, il était presque normal que l'établissement organise ce qu'il a baptisé simplement "une saison japonaise" autour de trois événements d'ampleur. Le premier qui s'achève le 8 janvier 2018 a pour thème *Japan-ness. Architecture et urbanisme au Japon depuis 1945*. Il s'agit d'une exploration de la culture architecturale dans l'archipel au cours des sept dernières décennies avec des découvertes étonnantes comme la Face House (Maison visage) de YAMASHITA Kazumasa construite à Kyôto en 1974. L'exposition permet notamment de comprendre pourquoi l'architecture japonaise est tellement innovante et en mouvement. Les contraintes naturelles et extérieures y sont pour beaucoup et le travail des commissaires de l'exposition offre une perspective intéressante pour les saisir et ainsi se projeter dans les œuvres réalisées par tant de génies. Le second événement *Japanorama. Nouveau regard sur la création contemporaine* dure jusqu'au 5 mars tandis que le troisième consacré au collectif Dumb Type commencera le 20 janvier.


© Kazumasa Yamashita

1, parvis des Droits-de-l'Homme
CS 90490 57020 Metz Cedex 1
De 10h à 18h. Fermé le mardi.
Tarif : 7€ / 10€ / 12€

LIVRE Tôkyô à visage humain

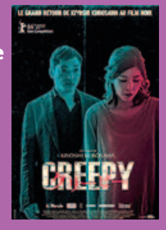
Pour beaucoup, Tôkyô caractérise la métropole du futur sans âme et impersonnelle. Elle est d'ailleurs souvent prise comme modèle dans les films d'anticipation. En réalité, elle est loin de ressembler à cela. Notre collaboratrice Johann Fleuri nous en fait la démonstration dans son ouvrage qui donne la parole à ses habitants et prouve que la cité ne manque pas de profondeur. A travers les nombreux témoignages recueillis, on ressent battre le cœur d'une ville qui mérite tellement mieux que les fantasmes qu'elle suscite chez certains.



Portraits de Tokyo, de Johann Fleuri
éd. Hikari, 18,90€

CINÉ-CLUB Suspense à Vichy avec Kurosawa

KUROSAWA Kiyoshi est un maître du suspense. Il le prouve une nouvelle fois avec l'adaptation du roman de MAEKAWA Yutaka qui est au programme de Rendez-vous avec le Japon, le 5 décembre, à 20h30. Une séance pleine de frissons pour terminer l'année en beauté.



Cinéma Étoile Palace, Centre commercial des quatre chemins, 35 rue Lucas 03200 Vichy, www.rendezvousaveclejapon.fr

NIHONGOTHÈQUE

Sontaku

Chaque année, le 1er décembre au Japon, un éditeur annonce le mot de l'année. Depuis son lancement en 1984, l'événement a pris une dimension nationale. Le prix est attribué aux expressions qui reflètent la tendance sociale de l'année avec une certaine légèreté. Par exemple, en 2017, le terme *feiku nyûsu* (fake news) fait partie des 30 finalistes sélectionnés par l'éditeur et son jury.

Personnellement, je voterais pour *sontaku*, un terme désuet, qui veut dire deviner l'intention ou les sentiments d'une personne et agir sans qu'on vous le demande. Je l'ai appris en mars dernier en suivant les informations autour de l'affaire *Moritomo gakuen*. Il s'agit d'un scandale politique mettant en cause le Premier Ministre ABE Shinzô soupçonné de favoritisme dans le cadre d'un projet de construction d'une école privée. Le mot a été prononcé par le président de l'école pendant une conférence de presse. Il a affirmé qu'il y avait eu lieu un *sontaku* : des fonctionnaires bien attentionnés ont privilégié son école en devinant la volonté du chef du gouvernement. Ce n'est pas étonnant que l'interprète présent au club de la presse étrangère n'ait pas trouvé le terme équivalent en anglais, puisque c'est une pratique typique au Japon où traditionnellement la sobriété de parole et le respect à l'égard des autres sont des vertus (qui permettent aussi de rejeter la responsabilité sur les autres !).



Il m'arrive de faire l'intermédiaire entre des Japonais qui évitent de dire des choses clairement et des Français qui ne comprennent pas ce rituel. Cela me met souvent dans des situations qui me donnent envie de pleurer ou de les coller contre un mur. Imaginez lorsqu'une décision doit passer par plusieurs intermédiaires nippons, cela ressemble au jeu du téléphone arabe que l'on peut voir dans les cours d'école ! Etant toujours au bout de la chaîne, je dois me débrouiller avec la dernière phrase et me retrouve coincée. Vivement que le terme *sontaku* soit récompensé, car il mettra enfin en évidence les abus qui lui sont liés.

KOGA RITSUKO

IWATE POP UP SAKÉ BAR

@ La Maison du Saké

vendredi 15 décembre 2017 - lundi 15 janvier 2018

mardi - samedi de 19h à 24h

黄金の國、
LA TERRE D'OR
IWATE JAPON
いわて。

Lieu : **SAKÉ BAR KANPAI**

La préfecture d'Iwate ainsi que ses produits seront à l'honneur au **SakéBar Kanpai**, venez découvrir **la carte imaginée par le Chef Keita KITAMURA** accompagnée des plus grands sakés de la région.



Préfecture d'IWATE

LA MAISON DU SAKÉ
11 rue Tiquetonne 75002 Paris
lamaisondusake@gmail.com
tél : 09 67 61 97 03

Sous l'égide de

Fondation de France

Appel à candidatures 2018

Bourses de séjours linguistiques d'été au Japon 2018 d'un montant de 3 050 €

Conditions de candidature

- Etre inscrit dans une université française en 3e année de licence ou en master de japonais
- Avoir obtenu une deuxième année de licence dans de bonnes conditions
- Avoir un projet d'études linguistiques en liaison avec un organisme reconnu durant le séjour au Japon
- Effectuer pour la première fois un séjour d'études au Japon

Composition du dossier

- Lettre de motivation
- Curriculum vitae
- Certificat d'inscription en 3e année de licence ou en master de japonais et relevé des notes obtenues pour les première et deuxième années de licence
- Description du projet (inscription à un cycle de formation auprès d'un organisme japonais, programme de séjour encadré, etc.)
- Deux lettres de recommandation universitaire
- Budget prévisionnel (dépenses et financements prévus)

Comment répondre ?

Le dossier de candidature et les deux lettres de recommandation doivent impérativement parvenir, au plus tard le 23 février 2018, à l'adresse suivante :

Fondation de France
Fondation pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises
40 avenue Hoche - 75008 Paris

Date limite de dépôt des dossiers : 23 février 2018

Un comité de sélection se réunira en avril 2018 pour décider de l'attribution des bourses d'études. Les séjours devront faire l'objet d'un compte rendu écrit.

fondationdefrance.org

CINÉMA La très belle leçon de vie

Pour son premier long métrage, HIRAYANAGI Atsuko offre une œuvre d'une grande maîtrise et profondeur.



Nour Films

Mal dans sa peau, Setsuko cherche à se libérer grâce à Lucy. Mais le chemin n'est pas facile.

Autant l'écrire d'emblée, *Oh Lucy !* est un véritable coup de cœur. Le film de HIRAYANAGI Atsuko offre au spectateur tout ce qu'on peut attendre d'une œuvre riche servie avec brio par des acteurs inspirés : rires, larmes et réflexions. L'affiche est déjà tout un programme car elle interpelle notre curiosité. Que peut bien faire une Japonaise d'un certain âge affublée d'une perruque blonde avec une balle de ping-pong orange dans la bouche ? Une approche comique à laquelle succède rapidement, dès les premières minutes du film, une réalité qui l'est beaucoup moins. C'est d'ailleurs l'un des points forts de cette œuvre que de montrer en définitive que la vie est constituée en permanence de moments légers et d'autres graves et que chacun d'entre eux influence notre existence.

La première scène du film qui se déroule sur le quai d'une gare est en cela assez emblématique. *"Je voulais souligner l'état d'esprit de Setsuko, le personnage principal, et montrer quelques éléments de son quotidien qui lui procurent tellement de mal-être. On perçoit sa solitude, un malaise profond dans un regard. On ne le voit pas encore, mais elle est sous traitement médical avec des tendances suicidaires"*, explique HIRAYANAGI Atsuko. *"Mais surtout, le quai de la gare permet de mettre en évidence l'unicité de la société nippone, une unicité parfois forcée. Tout le monde porte un masque. On ne souffre pas beaucoup ceux qui refusent de se comporter comme la majorité. Setsuko est justement de ces êtres qui, au fond, ne pensent pas comme les autres, mais qui se comportent comme eux. On la sent malheureuse sur ce quai au milieu de cette foule impassible ou presque."* Le suicide d'un homme qui se jette sur la voie au moment où le train arrive rompt cette monotonie forcée et illustre ce que pourrait être en définitive le destin de cette femme quadragénaire, célibataire dont le quotidien est sans aucune saveur.

Si HIRAYANAGI Atsuko n'avait exploré que cette perspective, sans doute aurions-nous obtenu un énième film sur ce Japon inhumain où tout est bon pour y échapper. Mais la jeune réalisatrice, qui a elle-même réussi à trouvé une alternative en s'installant aux Etats-Unis, a choisi de montrer qu'il existe au fond de chaque être suffisamment d'énergie pour échapper à un destin somme toute tragique que l'on soit vivant ou mort. En effet, avec son film, HIRAYANAGI Atsuko règle quelques comptes avec son pays natal. Elle porte un regard sans concession sur le monde de l'entreprise dominé par les hommes et à l'intérieur duquel les femmes doivent accepter de jouer le jeu ou d'en être exclue. A la différence de ses collègues, Setsuko a choisi le silence et le repli sur soi plutôt que de faire semblant. *"Le Japon n'est pas un pays où il fait bon vivre. Il n'est pas facile d'en échapper. Et souvent, la seule façon d'y parvenir est de se donner la mort. Si je n'avais pas moi-même réussi à en partir lorsque j'avais 17 ans, j'aurais probablement été malheureuse de ne pas pouvoir utiliser mon énergie comme je le souhaitais. Je crois que chaque être possède une énergie qu'il veut développer. Mais il y a tellement de pression dans la société japonaise pour la contenir que cela peut devenir parfois très violent. Le suicide est une forme de violence extrême. J'ai été moi-même témoin du suicide d'une jeune fille lorsque je vivais à Singapour et aujourd'hui encore je le ressens comme un acte d'une extrême*

RÉFÉRENCE

Oh Lucy ! de HIRAYANAGI Atsuko, avec TERAJIMA Shinobu, YAKUSHO Kôji, Josh Hartnett. 2017. 1h35. En salles, le 31 janvier 2018.

violence. C'est pourquoi j'ai aussi cherché à montrer qu'il existait d'autres issues, notamment pour Setsuko", confie HIRAYANAGI Atsuko. Mais ce n'est pas facile pour cette dernière d'autant plus qu'elle est seule et que ses rapports avec sa famille sont compliqués, en particulier avec sa sœur.

La seule personne qui trouve grâce à ses yeux est sa nièce Mika qui, à sa manière, lui ressemble dans le sens où elle ne veut pas se cantonner à une vie médiocre. Elle ne travaille d'ailleurs pas dans un bureau, mais dans un de ces cafés où les serveuses sont vêtues comme des soubrettes. Elle a aussi entrepris de prendre des cours d'anglais, une manière de s'évader, et elle propose à sa tante de lui "racheter" ses cours car elle a besoin d'argent. Elle accepte et le premier cours auquel elle assiste est une sorte de révélation pour elle. Pour la première fois de sa vie, elle est une autre – elle devient Lucy – et surtout, on l'encourage à utiliser l'énergie qui est en elle pour s'exprimer autrement. Mais lorsque son professeur John quitte le Japon avec Mika, Setsuko alias Lucy ne le supporte pas et décide de ne pas laisser passer l'occasion. Elle part à sa recherche aux Etats-Unis en compagnie de sa sœur avec cet espoir, sans doute un peu fou, de pouvoir utiliser justement toute l'énergie qui est en elle et qu'elle commençait à peine à pouvoir exprimer dans ces cours d'anglais pas comme les autres. D'ailleurs, lorsqu'elle assiste à la première leçon donnée par la remplaçante de John, Setsuko la quitte avec éclats. Elle a l'impression de faire marche arrière. Et ça, il n'en est plus question.

A partir du passage de l'autre côté du Pacifique, Setsuko se transforme réellement en Lucy. Le couvercle pesant sur elle a disparu et elle découvre un monde, mais surtout son monde intérieur qui, depuis tant d'années, était contraint. Par moments, elle se comporte comme une adolescente prête à faire n'importe quoi en pensant que c'est cela la liberté. Se saouler, faire l'amour sur la banquette arrière d'une voiture avec John, se faire tatouer au même endroit le même caractère que celui de son amant d'un soir, etc., tout cela lui donne l'impression d'être libre et d'exister. Mais au fond, ce n'est pas aussi simple que cela. *"Je pense qu'il est important de faire le voyage et découvrir qui nous sommes sous différents angles. Car au bout du compte, on finit par comprendre qui nous sommes vraiment et par nous accepter. Le rêve de l'Amérique devait se transformer en un voyage concret pour voir ce qui se cachait derrière toutes les images que l'on pouvait en avoir avant*


Nour Films

Mika tente de convaincre sa tante de lui "racheter" ses cours d'anglais.

même de s'y rendre", explique HIRAYANAGI Atsuko. *"Et ce n'est pas parce que vous allez aux Etats-Unis que tout se termine par une fin heureuse"*, ajoute-t-elle. En effet, l'expérience américaine de Lucy et de Mika n'est pas aussi heureuse qu'elles l'avaient imaginée. Il ne suffit pas de libérer son énergie pour trouver le bonheur. Il faut aussi avoir une vision de ce que nous voulons. On peut se laisser manipuler comme Mika qui a suivi John aux Etats-Unis alors que celui-ci est déjà marié ou l'on peut être tenté de brûler la chandelle par les deux bouts avec le risque de se brûler. Dans les deux cas, ce n'est guère en phase avec ce que l'on avait pensé obtenir là-bas, mais cela offre une expérience qui permet de voir la vie sous un autre jour. *"Il faut être capable de se trouver soi-même sans quoi vous pouvez aller n'importe où, cela ne servira à rien"*, poursuit la cinéaste. Pour preuve, la réaction de Mika qui a beau être en Californie et qui ne trouve comme échappatoire qu'une tentative de suicide.

C'est une autre leçon intéressante de ce film dans la mesure où aujourd'hui l'illusion du changement est plus forte chez les jeunes. *"C'est très facile désormais d'acheter un billet d'avion et partir au loin dans l'espoir de réaliser son rêve de liberté. En tout cas, ça l'est beaucoup plus que du temps où Setsuko avait le même âge. Elle a cru qu'il suffisait de s'enfuir pour être libre, mais c'est faux. Car au bout du compte, il faut avoir envie de se battre"*, note HIRAYANAGI Atsuko. *"Les jeunes Japonais ont perdu le sens de la rébellion à la différence du personnage de Lucy qui est l'héritière des combats des années 1960 au cours desquelles les jeunes ont voulu changer la société japonaise. Et même si elle a dû mettre un couvercle dessus, elle a conservé toutes ses aspirations. Mika est une jeune fille qui a vécu la récession et qui ne connaît rien de ce passé. Elle peut vouloir s'échapper, mais elle n'est pas prête à se battre pour conserver cette liberté"*, confirme la réalisatrice. Cette approche pessimiste de la société japonaise notamment au travers du personnage de Mika ne doit pas pour autant faire croire que le film de HIRAYANAGI Atsuko est une œuvre glauque. Loin de là. Car il y a non seulement le personnage de Setsuko/Lucy qui prouve que l'on peut se sortir d'une vie pesante, mais aussi celui de KOMORI. Cet ancien flic a lui aussi suivi les mêmes cours d'anglais que Setsuko et a choisi le prénom de Tom, mais à la différence d'elle, il ne cherche pas à fuir le Japon. Il reste et il est justement l'expression qu'il existe aussi des "solutions" sur place.


Nour Films

John a beau être Américain, il n'est pas mieux loti que Setsuko ou Mika. Ayako est en phase avec elle-même.

Oh Lucy ! est certes un film trés riche, plein de nuances... complexe, mais pourtant sans prise de tête. Cela est dû, bien sûr, au travail scénaristique de HIRAYANAGI Atsuko, mais également à la formidable interprétation des acteurs. Sans eux, le film aurait sans doute eu une autre saveur, peut-être plus fade. TERAJIMA Shinobu qui incarne magistralement Setsuko/Lucy mérite évidemment la palme. On connaissait déjà son grand talent récompensé notamment à Berlin en 2010 pour son rôle dans *Le Soldat dieu (Kyatapirâ)* de WAKAMATSU Kôji. Elle donne au personnage de Setsuko une profondeur incroyable. Il en va de même pour YAKUSHO Kôji. Même s'il n'occupe pas le premier rôle, il est absolument épatant dans la peau de KOMORI/Tom en tant que bouée de sauvetage pour Setsuko. A eux deux, ils portent le film et lui confèrent toute sa force. Les autres acteurs ne manquent pas non plus de caractère comme Josh Hartnett dans le rôle du beau John qui est en définitive tout aussi paumé dans la mesure où, lui non plus, n'a pas su utiliser son énergie à bon escient. KUTSUNA Shiori en tant que Mika n'est pas la plus brillante, mais elle est très convaincante dans les premières minutes du film lorsqu'elle tente de convaincre sa tante de lui "racheter" ses cours d'anglais. Mention spéciale enfin pour MINAMI Kaho dans le rôle d'Ayako, la sœur acariâtre de Setsuko, qui incarne parfaitement et avec force la normalité de la société japonaise. Sans elle, le film aurait été déséquilibré. Et nous n'aurions pas pu en faire notre coup de cœur. Alors n'hésitez pas et précipitez-vous au cinéma le 31 janvier 2018. Vous ne le regretterez pas.

ODAIRA NAMIHEI

SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

光

Après *Les délices de Tokyo*

COMME DES CINEMAS & KINO FILMS
présentent

VERS LA LUMIÈRE

UN FILM DE NAOMI KAWASE

AU CINÉMA LE 10 JANVIER



TENDANCE **Les traditions**

L'ancienne capitale impériale a toujours été ouverte à la nouveauté. Il était donc normal qu'elle adopte le pain plus qu'ailleurs.


SEKIGUCHI RYÔKO POUR ZOOMP JAPON

L'Ozôni de la famille impériale. Son mochi rond correspond au kagami-mochi, le mochi traditionnel du Nouvel An.

On dit que la cuisine japonaise est la cuisine des rituels, et si, dans chaque civilisation, les plats liés aux festivités ne sont bien évidemment pas rares, les plats reliés aux différents rites perdurent relativement bien au Japon, parmi lesquels l'*Osechi*, summum de ces repas traditionnels. *Osechi* provient du mot *sekku* qui désigne les cinq rituels de la cour impériale, originaires de Chine, et qui ponctuaient les saisons. Seul le plus important d'entre eux, celui du Nouvel An, a survécu. Le terme *Osechi* en est venu à désigner le plat que l'on sert ce jour-là. Le rituel existait déjà à l'époque Nara (710-794), mais il semble avoir pris la forme qu'on lui connaît aujourd'hui fin XVIIIe-début XIXe siècle. Il est composé d'une dizaine de plats qui se conservent et que l'on déguste durant les trois premiers jours de l'année. De par sa nature d'origine rituelle, chaque plat ou ingrédient comporte un symbole : celui de la fécondité, du bonheur, de la santé, de la fortune ou encore de la longévité, choisi en fonction de sa couleur, sa forme, la légende qui lui est attribuée ou son nom.

Parmi les plats les plus importants, nous avons les châtaignes, les œufs de hareng, les *kuromame* (soja noir), ou les *gobo* (racine de grande bardane). Mais il peut y avoir également les *gomame* (petites sardines séchées), le *datemaki* (omelette roulée à base d'œufs et de chair de poisson) ; puis arrivent les plats grillés, les plats marinés au vinaigre, les plats mijotés… dont les ingrédients varient selon les régions, l'époque et les familles. Hormis cet *Osechi*, un autre plat est dégusté au Nouvel An. Il s'agit de l'*Ozôni,* une sorte de soupe, servie dans le but de partager le repas avec les dieux. Le contenu de la soupe change en fonction des régions ; dans la plupart des cas, on y met du *mochi* (pâte de riz gluant), tantôt rond tantôt rectangulaire, grillé ou non — ingrédient que l'on ne retrouve pas dans les régions qui ne cultivaient pas le riz —. Le bouillon peut être préparé avec de la sauce de soja ou du *miso* — blanc ou rouge — du *dashi kombu,* du *katsuo-bushi*, des *niboshi* (petits poissons séchés) ou même du *surume* (seiche séchée). Comme ingrédients, nous retrouvons toutes sortes de poissons, du poulet, du canard, de l'igname, des navets, des carottes et parfois même de l'*anko* (haricot rouge sucré)… L'*Ozôni* présente plus de différences selon les régions que l'*Osechi*. Ainsi, demander à un Japonais quel type d'*Ozôni* il mange permet de deviner sa région d'origine. Parfois, le mélange est également possible. Lorsqu'une femme de Kyôto se marie à un homme de Tôkyô, la famille peut ainsi déguster une soupe au *miso* blanc un jour, et un bouillon clair un autre jour…

Cette différence provient non seulement de la région, mais aussi de la place dans la hiérarchie que chaque famille avait traditionnellement et de la profession exercée, témoigne MATSUMOTO Sakafumi, qui prépare un livre sur les différentes variétés d'*Ozôni*. Les sujets de la cour impériale et les samouraïs, selon les grades, préparaient leur *Ozôni* avec les ingrédients offerts par leur maître, ou imitaient les habitudes de chaque cour, ce qui déterminait le contenu du plat.

Si manger l'*Osechi* donne aux Japonais la sensation de participer à une tradition japonaise nationale, l'*Ozôni* procure un sentiment d'appartenance à une identité régionale. Toutefois, et même si ces images demeurent toujours, la réalité de l'*Osechi* a beaucoup changé. Si, selon plusieurs études, 70 à 80 % des Japonais déclarent encore manger l'*Osechi* au Nouvel An (et les deux tiers d'entre eux préparant une partie des plats eux-mêmes), il est également vrai que beaucoup de jeunes ne trouvent pas d'intérêt

à manger ces plats traditionnels qui ne correspondent plus tout à fait à leur goût, et qui nécessitent un temps de préparation important.
Selon M. Shirai, responsable des achats des *Osechi* dans les grands magasins Isetan-Mitsukoshi, le prix des *Osechi* que les clients commandent au préalable varie entre 100 euros et 3 000 euros (les plus onéreux étant ceux préparés par de grands chefs et livrés avec de la vaisselle d'artistes céramistes). Dans ces grands magasins, les clients sont principalement des citadines qui y consacrent un budget moyen de 250 euros, prix à payer pour passer un Nouvel An en famille et profiter de ces délices sans se fatiguer. Un catalogue d'*Osechi* est publié chaque année, la thématique étant confiée aux chefs les plus réputés, afin qu'ils créent des *Osechi* dans l'air du temps. Ainsi, les *Osechi* ne se limitent plus à la cuisine traditionnelle japonaise, on peut désormais déguster des *Osechi* chinois, français, coréens, mais aussi italiens… l'esprit d'*Osechi*, même dans ces cuisines fusion est conservé, la joyeuse ambiance du Nouvel An se transmettant dans la présentation traditionnelle à la japonaise.
Si les grands magasins occupent toujours la première place des ventes d'*Osechi*, la vente par correspondance est en hausse. Les supermarchés ou les supérettes proposent aussi ce service, avec des *Osechi* moins onéreux. On peut également y acheter séparément certains plats représentatifs de l'*Osechi*, vendus dans des emballages sous vide. Avec les transformations du mode de vie des Japonais, l'*Osechi* connaît lui aussi quelques modifications. En plus de l'internationalisation des mets, plusieurs maisons en proposent désormais destinés aux diabétiques, ou faibles en calories, afin que les personnes ayant des problèmes de santé puissent elles aussi partager les plaisirs du Nouvel An. On trouve également des *Osechi* individuels, ou de petite taille, destinés aux couples ou aux célibataires.
L'apparition de ces *Osechi* individuels nous laisse imaginer ceux qui passent cette période de fête en solitaire alors qu'autrefois, le Japon entier prenait un congé les trois premiers jours de l'année. Même les célibataires allaient rejoindre leur famille, et les enfants et petits-enfants venaient saluer les vieux couples. Le mode de vie a bien changé depuis… alors, comment sera l'*Osechi* dans cinquante ans ? Les œufs de hareng existeront-ils toujours ? Nos enfants dégusteront-ils encore l'*Ozôni* ?

Sekiguchi Ryôko


Sekiguchi Ryôko pour Zoom Japon

Catalogue d'Osechi d'Isetan. A gauche, Osechi à la chinoise. A droite, Osechi à l'italienne.

LA RECETTE DE HARUYO

Tori no Matsukaze-yaki
(Poulet haché au sésame)



INGRÉDIENTS

300 g de poulet haché
2 cuillères à soupe de *mirin*
1 cuillère à soupe de saké
2 cuillères à soupe de sauce de soja
1 cuillère à soupe de sucre
1 cuillère à café de *miso*
1 cuillère à café de jus de gingembre

1 œuf

15 g de chapelure

1 cuillère à café de *mirin*
3 cuillères à soupe de sésame blanc



PRÉPARATION

1 - Préparer le moule chemisé avec un papier cuisson.
2 - Dans un bol, mélanger la moitié de poulet haché, 2 cuillères à soupe de mirin, 1 cuillère à soupe de saké et 2 cuillères à soupe de sauce de soja.
3 - Faire chauffer au micro-onde (500 W : 3 minutes).
4 - Mélanger.
5 - Incorporer le reste des ingrédients.
6 - Mélanger.
7 - Mixer avec le robot.
8 - Disposer dans le moule et bien aplatir.
9 - Badigeonner la surface avec le mirin à l'aide d'un pinceau puis parsemer de sésame blanc.
10 - Cuire dans le four à 200°C pendant 20 minutes environ.
11 - Laisser refroidir puis découper.

CONSEIL

Ce plat est servi pour le Nouvel An. On peut le conserver pendant 3 jours dans le réfrigérateur ou pendant 2 semaines dans le congélateur.









Troupe Yokota Kagura

Le monstre et le vendeur de parapluies par la troupe Yokota Kagura.

DÉCOUVERTE **Kagura rime avec Hiroshima**

Cette forme théâtrale destinée à plaire aux dieux est particulièrement bien implantée dans cette région encore très rurale.

Lorsque vous grimpez les marches éclairées à la lanterne du Waseda-jinja, un petit sanctuaire à la périphérie de Hiroshima, une odeur de nourriture emplit vos narines. Calamars grillés, poulet frit ou encore *taiyaki*, ces beignets en forme de poisson fourrés de crème vous attendent avant que le spectacle ne commence. Des gens de toute âge se rassemblent déjà autour de la petite scène extérieure implantée à côté du sanctuaire. Un groupe d'hommes plus âgés bavarde bruyamment tandis que, dans un stand à proximité, leurs petits-enfants essaient d'attraper des poissons rouges. Des collégiennes regardent leurs smartphones et gloussent.

Pendant ce temps, la lune se lève sur les montagnes, et on peut distinguer les silhouettes des pins sur la crête. Le vent souffle à travers les bambous. Comme dans une version plus joyeuse d'une histoire signée H. P. Lovecraft, vous sentez la présence des *kami* (dieux) tapis dans l'obscurité primitive de cette nuit d'automne, juste au-delà des lumières rassurantes du sanctuaire. Le voile entre notre monde et le royaume des *kami* semble soudainement très mince. Pour ce soir, nous sommes réunis ici pour une représentation de Kagura, un spectacle de danse et de musique qui déchire ce voile depuis mille ans.

Kagura signifie littéralement le lieu de la divinité. Ses origines exactes sont incertaines, mais on pense qu'il remonte au moins à l'ère Heian (794-1185). Mais beaucoup disent qu'il trouve ses origines dans les débuts mythiques du Japon lui-même, au moment clé où *"la déesse du soleil Amaterasu s'est enfermée dans une caverne et a refusé de sortir. La déesse de la joie et du divertissement Ame-no-Uzume a alors dansé devant la grotte pour la faire sortir. Cette danse est considérée comme l'origine du Kagura"*, explique MASUDA

Keiji de l'Institut culturel du Kagura de Hiroshima.
De ce rituel original destiné à faire revenir le soleil, le Kagura est devenu un moyen pour divertir les dieux et les remercier pour la récolte de riz. Voilà pourquoi il est traditionnellement joué dans les sanctuaires shintoïstes, l'endroit où les divinités habitent. Actuellement, le Kagura est populaire dans de nombreuses régions du Japon. Mais l'un de ses bastions est la préfecture de Hiroshima où il s'est imposé, à l'époque d'Edo (1603-1867), en provenance d'Izumo et Iwami dans la préfecture voisine de Shimane. À la fin de cette période, on recensait plus de 100 troupes de Kagura dans la région de Hiroshima.
"De nombreuses pièces du Kagura sont basées sur le Kojiki *(Chronique des faits anciens) et le* Nihon Shoki *(Chroniques du Japon), les deux ouvrages historiques du Japon compilés vers 720",* explique SHIMOSE Akiho de l'office du tourisme de la ville d'Akitakata. Les autres histoires s'appuient sur les rituels agricoles, les mythes, les légendes et les récits historiques de la période Heian (794-1185). *"Récemment, nous avons aussi des pièces de Kagura inspirées par le théâtre kabuki ou le théâtre nô",* ajoute SHIMOSE Akiho.
Cependant, à la différence de ces deux formes théâtrales qui se caractérisent par un rythme lent et mesuré, le Kagura est un art à vous couper le souffle, avec des monstres effrayants, des dragons, de la magie et des combats d'épée. Sans surprise, il s'est imposé comme un divertissement populaire non seulement pour les *kami*, mais aussi pour les simples mortels. Au fur et à mesure que sa popularité augmentait, on y a ajouté de nouveaux ingrédients, le rendant encore plus attrayant pour le public, comme la synchronisation envoûtante entre les danseurs et la musique, qui n'était pas une caractéristique du Kagura traditionnel. Les costumes ostentatoires d'aujourd'hui étaient à l'origine beaucoup plus ordinaires. Ils étaient conçus avec des tissus teints et ornés de simples motifs floraux. Désormais, les costumes du Kagura sont richement



Troupe Nakagawado Kagura

Le combat entre le bien et le mal, entre le guerrier et le monstre, par la troupe Nakagawado Kagura.

INFORMATIONS PRATIQUES

VOUS POUVEZ ASSISTER À DES REPRÉSENTATIONS de Kagura au Centre culturel de la préfecture de Hiroshima tous les mercredis jusqu'au 27 décembre. Elles ont lieu à 19h et 20h. Des explications en anglais sont fournies. Après la représentation, vous pourrez revêtir l'un des costumes.
1-5-3 Otemachi, Naka-ku, Hiroshima 730-0051. Tél. 082 245 2311.

Kagura Monzen Toji Mura : 4627, Hongo, Midori-chô, Akitakata. Tél. 082 654 0888.


Troupe Hiyoshi Kagura

Les serpents géants de la troupe Hiyoshi Kagura, à Midori.

décorés avec de magnifiques tigres, dragons et démons, brodés de fils d'or et d'argent. Ils peuvent peser jusqu'à 20 kilos et coûter plus d'un million de yens. Des masques de monstres redoutables et des dragons cracheurs de feu, jusqu'à 17 mètres de long, contribuent également à la flamboyance du Kagura. Même si vous ne saisissez pas toute l'histoire, vous serez toujours enchanté par la magnificence des costumes.

Dans la préfecture de Hiroshima, le Kagura évoque autant l'automne que la couleur changeante des érables. Les performances dans les sanctuaires de la région constituent le point culminant des festivals liés à la moisson du riz en cette saison. Mais compte tenu de la popularité grandissante du Kagura, on peut également profiter de ces représentations tout au long de l'année dans des salles de spectacles et des centres culturels.

Actuellement, la préfecture abrite 200 troupes de Kagura, avec cinq variations selon leur implantation: de Geihoku, dans les montagnes du nord, aux îles Geiyo en Mer Intérieure. La ville d'Akitakata, au nord de Hiroshima, recense 22 troupes et possède même un lieu réservé aux spectacles de Kagura, le Kagura Monzen Toji Mura, avec un musée consacré à cette forme théâtrale et des représentations hebdomadaires en intérieur et en extérieur.

Plus de 20 concours de Kagura sont organisés chaque année dans toute la préfecture. Ils ont joué un rôle crucial dans la promotion et la préservation de cette tradition, ainsi que dans sa sophistication. C'est une responsabilité que les danseurs et les musiciens – tous amateurs – prennent très au sérieux. “*La plupart des danseurs commencent le Kagura à l'école primaire et ont des dizaines d'années d'expérience*”, confirme SHIMOSE Akiho. Preuve que le Kagura fait vraiment partie du riche patrimoine des arts du spectacle japonais, sa présence lors de la Fashion Week de Paris en septembre dernier, lors d'une représentation éblouissante de la troupe Hiroshima Kagura pendant le défilé de la collection Kenzo printemps 2018.

Dans un décor plus humble, de retour au sanc-

tuaire Waseda-jinja, quatre musiciens en tenue shintoïste (chapeaux noirs, chemises blanches et pantalons noirs et épais) montent sur scène. Ils s'agenouillent en ligne droite, prennent leurs instruments (un gros tambour, un petit tambour, des cymbales à doigts et une flûte) et se lancent dans un riff mélodieux.

Le conte de ce soir commence avec une jeune fille qui se fait dévorer par une vieille sorcière maléfique. Entrent ensuite deux beaux guerriers avec de longues tresses noires et des habits scintillants pour affronter la sorcière. Mais en l'espace d'une nanoseconde, elle se transforme en un redoutable démon en forme de renard blanc. La foule halète. Les enfants crient. Les deux héros guerriers tirent leurs épées et commencent à batailler contre le renard, tournant et tourbillonnant autour de la petite scène. La musique produit des vagues de sons frénétiques. De plus en plus vite, le trio virevolte, comme s'il était en transe. Ils sont si proches les uns des autres qu'il est incroyable que personne ne soit lacéré. Soudain, les héros parviennent à capturer le renard dans un filet qui ressemble à une toile d'araignée. Le dénouement semble proche. La musique ralentit, tout le monde respire et soupire de soulagement.

Mais alors que vous croyez que tout est fini, la scène est alors enveloppée par une sorte de fumée opaque d'où émergent quatre grands dragons effrayants. Leurs yeux clignotent, leurs mâchoires grincent et ils crachent du feu. Les rythmes implacables reprennent, plus intensivement et rapidement. Les héros et les dragons s'affrontent de façon encore plus frénétique que précédemment. Vous vous demandez comment ils peuvent tourner si vite et ne pas sortir de la scène. À un moment donné, un dragon parvient à s'enrouler autour d'un des héros. Mais celui-ci parvient à se libérer. Finalement, après plus de deux heures sur scène, les deux guerriers finissent par tuer les dragons. Les bêtes chancellent dans une agonie agitée avant que nos héros ne leur coupent la tête et ne les brandissent sous de forts applaudissements. Le bien a gagné. La jeune fille est ramenée à la vie et l'ordre est rétabli dans l'univers. Le dieu est heureux et la foule aussi, revitalisée après avoir communié avec les *kami*.

Steve John Powell


Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Représentation de Kagura au sanctuaire Waseda Jinja.


Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy
75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133
Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info
courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution
ISSN : 2108-4483
Imprimé en France

Responsable de la publication : Dan Béraud
Responsable de la publicité : Yoshiyuki Takachi

Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei
Gabriel Bernard
Ritsuko Koga
Eric Rechsteiner
Jérémie Souteyrat
Alissa Descotes-Toyosaki
Ryôko Sekiguchi
Maeda Haruyo
Steve John Powell
Angeles Marin Cabello
Itô Aisuke
Hirai Michiko
Ohmi Shun
Kashio Gaku
Kimié Ozawa
Takako Taniguchi
Chiho Ichikawa
Sara Sánchez-Escobar

ZOOM ANNONCES

événements

SALON IDEES JAPON
サロン・イデ・ジャポン

Marché de Noël japonais Du mercredi 6 au samedi 9 décembre 2017, 11h30 - 19h30 N° 8-10 (Petit Cinko) et au N° 12-18 (Espace Cinko), Passage Choiseul, Paris 2e. D'une surface totale de 350m², le marché se composera de : - Expo-vente de style japonais en présence de plus de 50 créateurs, spécialistes - Espace de découvertes culinaires et de thés japonais - Exposition de calligraphie "Les mots du Zen" - Ateliers création www.jipango.com

● **Paris Karuta 2018** Jouons au Hyakunin-isshu à l'occasion du Nouvel an japonais. le dimanche 14 janvier 2018 de 11h à 18h. Lieu : Musée Français de la Carte à Jouer & Galerie d'Histoire de la Ville 16, rue Auguste Gervais, 92130 Issy-les-Moulineaux, France Video sur Youtube PARIS KARUTA 2017 ENTRÉE LIBRE DU MUSÉE EXCEPTIONNELLEMENT POUR CET ÉVÉNEMENT Venez nombreux en KIMONO. Des habilleuses de kimonos seront à la disposition des visiteurs venus avec leur KIMONO. Réservation GANBALO KIMONO CLUB : kaz@tuttobene.fr Les filles et les garçons en cosplay sont les bienvenus comme les samouraïs et les ninjas. Une tombola récompensera les participants au jeu de karuta à la fin de la journée Contactez-nous pour participer : Association KARUTA FRANCE Facebook : Karuta France www.karutafrance.ml

cours

● **Cours de chansons populaires japonaises** des années 1930 à 1980 à Paris. Chantons en japonais en apprenant la grammaire japonaise et l'histoire du Japon. 30€ le cours de 90 minutes. 06 1045 8977 mail: takemotomotoichi@yahoo.fr

● **Atelier de flûte - SHINOBUE** - cours de flûte japonaise à Paris & Bruxelles www.atelierdeflute.com

● **Calligraphie et sumi-e** (dessin à l'encre) pour tous niveaux www.takeimakiko.com 06 6471 6451

● **Stage intensif de japonais** pour débutant du 31 janvier au 23 mars 2018 - 32 heures - mer. et ven. 19h-21h - 395€ TTC. Matériel compris. Inscription sur www.espacejapon.com

IMOTO SEITAI FRANCE - MÉTHODE JAPONAISE AUTHENTIQUE DE SOINS ET D'EXERCICES D'AJUSTEMENT POSTURAUX
À Paris : Formation à l'année, Cours découverte et Week-ends Séminaire ouverts à toutes et à tous quel que soit son âge et ses objectifs. Centre affilié à l'Institut Imoto Seitai de Tokyo «Honbu Dojo». Soins personnalisés auprès de monsieur Olivier LAHALLE. Retrouvez toutes les informations sur www.imoto-seitai.fr
Contact : info@imoto-seitai.fr / 06 33 48 86 30

divers

●**Japan Collection.fr** est une plateforme de réservation de services de haute qualité professionnelle effectués par des prestataires japonais en France. Cette plateforme propose les services suivants:Culture (Cérémonie du thé et Kimono)/ Traductions/Cours variés/Esthétique/Autres services à la japonaise. Choisissez les services par vous-mêmes qui correspondent à vos besoins et vous les payez directement en ligne sur le site: https://japancollection.fr/

JAPAN ● COLLECTION



emplois

ANSHINDO
PARIS

Boutique de montres et de joaillerie haut de gamme, ANSHINDO PARIS recherche un vendeur (H/F) motivé(e), de langue maternelle française. La maîtrise de l'anglais et/ou du japonais serait un plus. Aucune expérience de vente n'est exigée. Envoyez CV et LM à : info@anshindo-paris.com Tél. 01 40 20 07 65 http://paris.anshindo.net/fr/

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)		Options	
Emploi	50€ttc	20 car. suppl.	5€ttc
Evénement	45€ttc	option web (publication immédiate sur le web + 5 img.)	20€ttc
Cours	40€ttc	cadre	50€ttc
Amitié	40€ttc	gras	50€ttc
Logement	35€ttc	img. papier	100€ttc
Divers	30€ttc		





L'ART DE NAOKI URASAWA

ANGOULÊME
25>28 JANVIER
2018

PARIS
13 FÉVRIER
>31 MARS 2018













Club ZOOM JAPON

En vous abonnant à ZOOM Japon, vous devenez automatiquement membre du Club ZOOM

Cadeau du mois

Ce mois-ci, le Club ZOOM vous propose de gagner le **DVD** de IMAMURA Shôhei :
Le profond désir des dieux

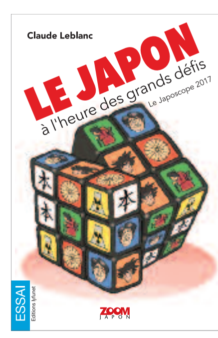


En partenariat avec Condor entertainment

Pour participer au tirage au sort, veuillez répondre à la question :
Parmi les Zoom Japon parus en 2017, quel est votre article préféré et pourquoi ?
et envoyez votre réponse à
club@zoomjapon.info
en indiquant votre numéro d'abonné.
Tous les nouveaux abonnés peuvent participer. Jusqu'au 31 janvier 2018.

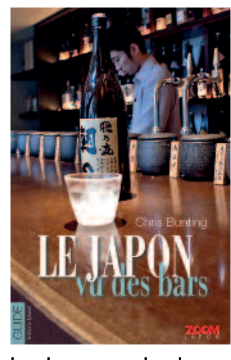
Idées cadeaux

www.zoomjapon.info/boutique





Le Japoscope 2017
13€



Le Japon vu des bars
18€



Le Japon vu du train
18€



Abonnement à ZOOM Japon
- en France 28 €
- à l'Union européenne et la Suisse 42 €
- à l'étranger 56€

Actuellement



Pour toutes les demandes de (re)abonnement un sac* original de ZOOM Japon sera **offert.**



* 350g /m2 , fabriqué en France

Ne loupez rien !! Inscrivez-vous à la newsletter !

L'inscription gratuite à notre newsletter vous permet d'être informé(e) sur nos offres du moment pour gagner des voyages, des places de cinéma, de concert ou des entrées d'exposition ou de salon, etc… toujours liés au Japon ! RDV sur ***www.zoomjapon.info***

Bon de commande

à nous renvoyer avec un chèque à l'ordre des Editions Ilyfunet
Editions ILYFUNET - 12 rue de Nancy 75010 Paris / Tél : 01 4700 1133

Abonnement en ligne
www.zoomjapon.info
Anciens numéros également disponobles en lingne.

Nom :______________________ Prénom :______________________
Adresse :____
____
Email ou numéro de téléphone :____

☐ **Le Japoscope 2017** de Claude Leblanc - 13 € ttc* : _____ex *L'envoi gratuit en France
☐ **Le Japon vu des bars** de Cris Bunting - 18 € ttc* : _____ex
☐ **Le Japoscope 2017** de Claude Leblanc - 18 € ttc* : _____ex

Abonnement à ZOOM Japon
1 an - 1 ex par mois (10 numéros - Pas de publication le 1er janvier et le 1er août)

☐ Envoi en France -28 € ttc
☐ Envoi à l'Union européenne et la Suisse - 42 € ttc
☐ Envoi à l'étranger - 56 € ttc
■ Si vous souhaitez recevoir plusieurs exemplaires, contactez-nous par mail : courrier@zoomjapon.info

Si l'adresse d'envoi est différente de celle de facturation
Nom :______________ Prénom :______________
Adresse :____________________________
____
Email :____________________________





Hibakusha

Dessins des survivants d’Hiroshima et de Nagasaki

Exposition du 8 décembre 2017 au 31 mars 2018

昭和二十年八月六日午前八時十五分、この日も朝早くから真夏の強い日差しが既に地面を
眩しく照りつけていた。中学二年生の私は丁度その日はいつもの軍需工場への出勤時間が
遅くてよかったため、まだ自宅の中にいた。その時、凄まじい光線がすべての空間に矢のように
突き刺さり、玄関から家を出る寸前だった私の体は、爆風で家の壁や家財道具もろとも
吹き飛ばされ、瓦礫に埋もれた私は、母の呼ぶ声に気ずくまで気を失っていた。

Rikuo Fukamachi, *L’éclair*. © Mémorial de la Paix d’Hiroshima

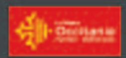
Archives nationales
59 rue Guynemer
93380 Pierrefitte-sur-Seine
Entrée libre du lundi au samedi, de 9 h à 16 h 45



Avec le concours des
Hiroshima Peace Memorial museum et Nagasaki Atomic Bomb museum

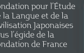






















Beaucoup de choses à Tokyo donnent lieu à des chansons. De nombreux artistes parmi les plus connus les interprètent en deux soirées au NHK Hall. Cette fois, vous aussi, vous pouvez les écouter. « NHK World présente les chansons de Tokyo » sera diffusé du 31 décembre au 2 janvier.

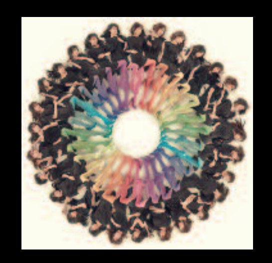
www.nhk.or.jp/songsoftokyo/

Programme des diffusions

31 déc. (Dim.) 2017
1ère partie 23h10

1er jan. (Lun.) 2018
2ème partie 0h10
3ème partie 23h10

2 jan. (Mar.) 2018
4ème partie 0h10


















Artistes

AKB48 Aqours Cornelius Joe Hisaishi
Kana Nishino KANJANI∞ Kyary Pamyu Pamyu Linked Horizon
LiSA MAN WITH A MISSION MIYAVI NEWS
Perfume SEKAI NO OWARI T.M.Revolution X JAPAN

NHK WORLD TV est une chaîne en anglais disponible sur:



canal 473



canal 244



canal 680



canal 548



canal 732

En direct sur le web et l'appli gratuite:
nhk.jp/nhkworld

